

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

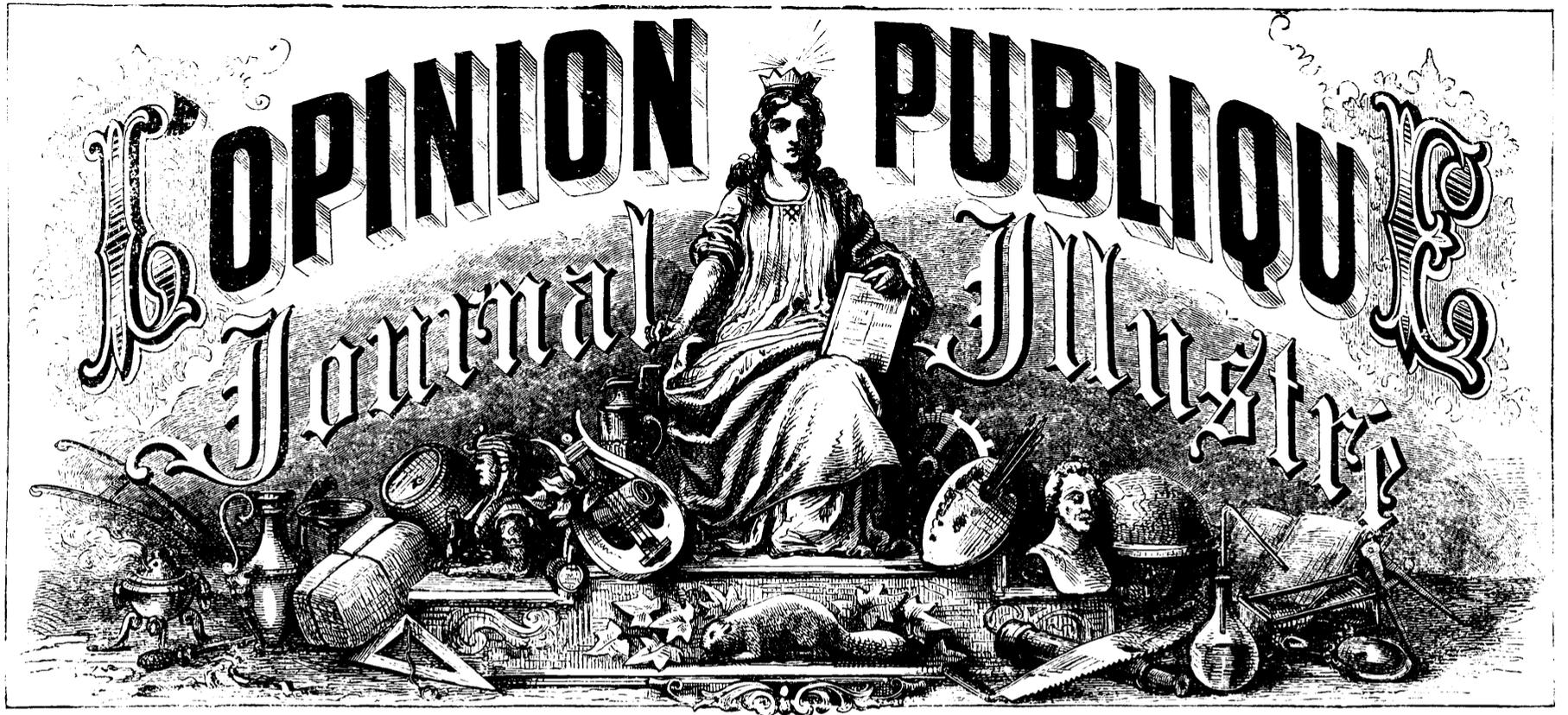
L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.



VOL. II.—No. 12.

MONTREAL, JEUDI, 23 MARS, 1871.

ABONNEMENT, \$3.00.
PAR NUMERO, 7 CENTIMS.

DÉMONSTRATIONS.

La semaine dernière a été signalée par plusieurs démonstrations remarquables en faveur de la papauté.

La première a eu lieu mercredi, dans la belle salle du cabinet de lecture paroissial; elle a été imposante.

Mgr. de Montréal et Mgr. Pinsonnault, M. Bayle, supérieur du Séminaire, et M. Cherrier, y ont fait des discours qui ont été vivement applaudis.

Une autre démonstration avait lieu, dimanche soir, pour la paroisse St. Jacques, dans la vaste salle de l'école des Frères, sous la présidence de M. Cherrier.

Le président, M. Damase Masson, M. Cassidy, M. Piché et M. L. O. David ont pris la parole.

Lorsque plusieurs orateurs doivent prendre la parole, et qu'un certain temps a été fixé, ceux qui parlent les premiers devraient bien ne pas dépasser d'une manière si démesurée la limite qui leur a été fixée. Ce serait plus convenable pour le public et leurs confrères.

Nous ne pouvons aujourd'hui publier que le discours de notre collaborateur, M. L. O. David :

M. le Président et Messieurs,

Pourquoi donc ces démonstrations brillantes du peuple canadien depuis quelque temps; ces démonstrations ardentes et ces réunions immenses où toutes les opinions et les sentiments se confondent dans une même pensée de tristesse et d'espérance? Pourquoi ces expressions touchantes de la douleur publique, ce deuil de la religion et de la patrie?

Pourquoi? La réponse est simple. C'est parce que nous sommes Français et catholiques et que nous sommes blessés dans les fibres les plus sensibles de notre âme; c'est parce que l'Eglise et la France sont dans l'affliction et le malheur.

La France et l'Eglise menacées, humiliées, emprisonnées, ravagées! et nous, enfants de leur gloire, de leurs sacrifices et de leur grandeur, nous qui portons dans nos veines le sang de l'une et dans nos cœurs la foi de l'autre, nous resterions froids et impassibles à la vue de leurs maux! Non, Dieu merci! Des vastes forêts de l'Amérique, des rives de nos grands lacs et de nos fleuves immenses, s'élève un cri d'angoisse, un cri du cœur qui va leur apprendre que nous pensons à elles et que nous les aimons toujours. Exilés, pour ainsi dire, sur cette terre d'Amérique, sujets d'une puissance qui respecte mais ne partage pas nos croyances, nous attestons hautement, ainsi que le faisait autrefois le peuple juif captif sur une terre étrangère, que nous sommes restés fidèles au Dieu de nos pères, et, comme lui aussi, nous pleurons sur les malheurs de la patrie absente.

Et si nous sommes sensibles aux afflictions de notre malheureuse mère-patrie, combien devons-nous l'être à celles de notre mère-Eglise! La première nous a abandonnés, un jour, dans un moment d'aveuglement; son drapeau est disparu depuis longtemps; mais l'autre s'est attachée à notre sort; la croix, symbole de son origine et de sa mission, nous est restée pour nous protéger et nous consoler.

Une lutte immense se livre en ce moment entre deux puissances qui se disputent le monde depuis des siècles, lutte plus terrible encore que celle qui vient de terrasser la France, lutte de principes, dont le dénouement sera la mort ou la régénération des sociétés. Deux drapeaux s'offrent à nous; lequel choisirons-nous? Quels sont leurs titres, leurs droits et leurs œuvres?

D'un côté c'est Jésus-Christ dans la personne de Pie IX, son successeur, son vicaire et le continuateur de sa mission divine; c'est l'Eglise avec ses dix-huit siècles de lutttes, de sacrifices, de dévouement et de bienfaits, avec ses martyrs, ses missionnaires, ses sœurs de charité, ses saints et ses héros; c'est la papauté, cet arbre gigantesque dont les racines, fécondées par le sang de Dieu, se sont étendues par toute la terre qu'il embellit de ses fleurs et nourrit de ses fruits; ce soleil de l'ordre moral dont les rayons éclairent les intelligences, réchauffent les cœurs et font germer partout les vertus les plus sublimes; la papauté qui, pendant quinze siècles, a été le rempart de l'Europe et du monde civilisé, la protection des faibles contre les forts, le boulevard des peuples contre la tyrannie, le despotisme et l'injustice, le sanctuaire des sciences, des lettres et des arts, des nobles pensées, des sentiments généreux, la gardienne des chefs-d'œuvre et des monu-

ments de l'antiquité. De ce côté encore on trouve ces véritables principes de liberté, d'égalité, de fraternité et d'autorité, de dévouement et de sacrifice qui font la grandeur des peuples comme des individus et sont les seuls fondements durables des sociétés, les seuls éléments de la perfection humaine. Enfin, de ce côté-là seul on trouve le droit qui ne cède pas, et la force morale qui toujours reste debout au milieu des ruines et des abaissements, et fait entendre, même dans les fers, la voix du devoir aux peuples et aux rois.

De l'autre côté c'est l'impunité et l'immoralité, la révolte de l'esprit et du cœur contre tout ce qui contrarie les mauvais penchants de la nature humaine, l'oubli et le mépris des lois primordiales de la conscience et de la création; l'orgueil, l'égoïsme, l'ambition et tous les crimes, tous les désordres qui en découlent. C'est l'hérésie, le schisme, le matérialisme et le socialisme; c'est Arius, Pélagé, Luther, Voltaire et Renan, c'est la corruption des cœurs et des intelligences par les mauvais livres et les mauvais journaux, c'est l'homme réduit à l'état de machine, toutes les mauvaises passions érigées en vertus et la destruction des croyances et des espérances qui seules peuvent soutenir et consoler l'homme dans ses épreuves et le décider à se résigner à la sentence de Dieu qui l'a condamné à travailler à la sueur de son front; c'est la France, la France ravagée, vaincue et ensanglantée, défiant le Dieu qui la châtie en élevant une statue au roi de l'impunité; ce sont les socialistes de Belleville fuyant devant l'ennemi et dressant des barricades pendant que les zouaves pontificaux vengeaient l'honneur de la France par l'héroïsme de la mort; les socialistes à la veille de planter leur drapeau sur les ruines fumantes de la France, sur le sommet du Vatican, peut-être; car la révolution, c'est le monstre qui dévore ses propres enfants, c'est le char de Jaggernaut, ce Dieu terrible des Indes, passant sur le corps de ses adorateurs. Malheur à ceux qui ont lancé ce char!

De ce côté enfin, c'est le désordre dans l'individu, dans la famille, dans la société, dans les gouvernements, c'est l'homme livré à toutes ses passions, le monde lancé à toute vapeur sans frein et sans direction sur la pente de l'abîme. Les lois qui régissent l'ordre physique se retrouvent dans l'ordre moral. Qu'un astre s'écarte de sa route et rompt l'harmonie des corps célestes, et la nature sera bouleversée. Or la papauté, c'est l'astre autour duquel tout gravite dans l'ordre moral; faites devier cet astre de sa course, un instant, et tout se trouble, tout s'affaisse.

Les ennemis de la papauté invoquent le progrès et la liberté pour justifier leurs injustices, leurs attentats.

J'aime le progrès, moi aussi, sous toutes ses formes, car il est dans l'ordre de la nature et de la Providence, il est la manifestation de Dieu dans ses œuvres, la satisfaction de ce besoin de perfection et de cet insatiable désir de bonheur qui constituent le fond de l'âme humaine et la poussent vers le but de la création. Faire sa part dans ce travail immense de l'humanité, mettre une pierre à l'édifice qu'elle construit depuis six mille ans, est la mission et le devoir de chaque peuple et de chaque homme. En avant! c'est le mot d'ordre de Dieu lui-même, il faut que le monde marche, marche sans cesse. Le jour où il s'arrêtera, il aura cessé de vivre, ses destinées seront accomplies.

Mais ce progrès, je le veux dans l'ordre et le bien; je le veux soumis aux lois éternelles de la justice et de la vérité, fécondé et dominé par le progrès moral, illuminé par le flambeau de la religion et purifié par les vertus chrétiennes. Autrement ce serait le désordre, l'anarchie, la ruine, le déshonneur et la mort. Eh! que sont en effet toutes les merveilles enfantées par l'esprit humain, toutes ces découvertes fameuses, ces splendeurs de l'intelligence humaine, la gloire, la fortune et les richesses, ces monuments célèbres, ces exploits et ces chefs-d'œuvre immortels sans la vertu, la religion et les principes éternels de la morale? Où il n'y a point de religion, il ne peut y avoir de véritable grandeur, de véritable vertu, aucune stabilité dans les institutions, point de respect pour l'autorité, ni cet amour de la patrie et du prochain qui vont jusqu'au sacrifice de sa vie et surtout de ses passions.

Et pourquoi souffrirait-il les humiliations, les souffrances et la mort celui qui ne croit à rien, l'homme pour qui les jouissances de la terre sont l'unique bien?

J'aime le progrès et la liberté, mais je n'appelle pas progrès le vol des états pontificaux au mépris de tous traités, le pillage des monastères, le brigandage, l'assassinat des prêtres et des religieuses, l'outrage des choses les plus sacrées, le règne du canon et du poignard des carbonari: je n'appelle pas liberté les grossières insolences et la domination tyrannique

de la canaille. Si c'est la liberté que vous aimez, farouches révolutionnaires de Paris et de Rome, gardez-la pour vous, vautre vous à votre aise dans la fanche de vos passions, régniez pendant quelque temps, afin que le monde, dégoûté, vous renverse pour toujours dans la boue d'où vous sortez. *Les soldats de la liberté, héros de Mentana, de Rome et de Belleville* qui attaquez les villes sans défense, les femmes et les vieillards et les soldats désarmés, et qui tournez lâchement le dos à l'ennemi, *héros* partisans du progrès et de la civilisation qui vous attaquez à ce qu'il y a de plus grand sur la terre, la France et l'Eglise, qui ébranlez ces deux colonnes du monde au risque de voir tout s'écrouler, tout s'abîmer; qui déshonorez la république par vos excès et nous forcez de regretter le despotisme. Ah! je comprends votre rage et vos efforts contre Rome, cette arche de Noé qui porte les destinées du monde au milieu du naufrage de toutes choses; je comprends votre colère contre ce rocher de la vérité que les flots de l'erreur battent en vain depuis des siècles. Tous les rois, tous les gouvernements ont plus ou moins courbé le front devant vos menaces, et aussi les craquements de leurs trônes et les bouleversements universels attestent votre triomphe. Un seul homme ose élever la voix du milieu des ruines et de la désolation pour protester contre vos iniquités et affirmer les droits de la justice et de la vérité. Appuyé sur les tombeaux des martyrs et la volonté de deux cents millions de catholiques, il vous répond, comme autrefois les chrétiens sous la dent des bêtes féroces, comme l'Eglise depuis dix-huit siècles: "Vous pouvez me tuer, m'enlever tout ce que je possède, mais me faire céder à la violence et à l'injustice, jamais! Jamais! mot sublime, digne de sauver le monde."

Messieurs, j'ai confondu jusqu'à présent le côté spirituel et le côté temporel de la question, j'ai traité de la même manière les ennemis de la tiare et de la couronne du pape, parce que dans leur pensée, attaquer l'une, c'est attaquer l'autre; parce que en présence de l'Eglise qui dit: "J'ai besoin de mon pouvoir temporel pour remplir ma mission divine sur la terre," les catholiques n'ont qu'une chose à faire, c'est de se soumettre, c'est de se ranger du côté de l'Eglise, de choisir le drapeau qui représente toutes les grandes choses dont je viens de vous parler. Eh! je vous le demande, que peuvent vous faire les cris de quelques milliers d'Italiens, leurs plaintes et leurs folies, en présence des intérêts de l'Eglise et des dangers qui menacent le monde, si on consacre le vol des états et les violations des droits les plus sacrés, des traités les plus authentiques.

Eh! messieurs, ce ne sont pas les catholiques seuls qui devraient se soulever en ce moment, ce sont les honnêtes gens de tous les pays, ce sont les rois et les princes qui devraient se ranger sous le drapeau du pape, car c'est leur cause qu'il défend et c'est le plus juste d'entre eux qui expie, peut-être, leurs fautes ou leurs crimes; c'est lui qui porte en ce moment la peine de leurs faiblesses et de leurs immoralités, les conséquences de ces principes qu'ils ont proclamés ou soufferts.

Pie IX est la victime expiatoire du 19^{ème} siècle. Voilà pourquoi le monde catholique s'adresse aux rois pour les forcer d'intervenir en faveur du pape au nom de leurs propres intérêts et de leur conservation.

Tant pis pour eux s'ils laissent briser la colonne qui les soutient!

Pour nous, messieurs, catholiques du Canada, nous avons fait ce que nous avons pu pour prouver à l'Eglise notre reconnaissance et notre dévouement. Pendant deux ans une partie de la jeunesse canadienne a monté la garde autour du trône de St. Pierre, et lorsque les boulets de la révolution ont enfoncé les portes de Rome, nos vaillants zouaves n'ont abaissé les armes, avec regret, qu'à l'ordre du souverain-pontife.

Ne pouvant verser notre sang pour lui, nous lui avons donné au moins l'appui moral de nos vœux, de nos prières et de nos protestations contre les injustices dont il est victime; nous avons mêlé nos voix à cette immense clameur qui s'élève de toutes les parties du monde en faveur du Saint-Siège. Eh! messieurs, ne rions point de cette clameur, de ces protestations universelles; elles représentent la plus grande force du monde. Et certes, dans ce siècle où le suffrage universel règne en maître, si la révolution était conséquente avec ses principes, elle s'inclinerait devant la volonté de ces deux cents millions de catholiques.

Messieurs, un dernier mot. Quand on parcourt la longue chaîne de crimes, d'erreurs et de faiblesses qui composent l'histoire du monde, quand on considère la vanité de la raison humaine et de toutes les jouissances de la terre, on sent, surtout dans les moments d'épreuves et de réflexion, le besoin

des enseignements de la religion et de la lumière que le catholicisme nous a donnée. Quelquefois, sans doute, il se livre dans nos âmes des luttes terribles, nous ne savons comment concilier beaucoup de choses qui nous surprennent et nous irritent; mais dans ces circonstances, il faut savoir distinguer entre les principes et les hommes, entre la vérité et l'abus.

Au milieu des ténèbres qui enveloppent le monde et des tempêtes qui le déchirent et menacent d'en lancer les ruines aux quatre vents du ciel, on sent plus que jamais le besoin de conserver le flambeau qui l'éclaire.

Sur les côtes de l'Irlande et de la Bretagne si souvent battues par la tempête, des mains pieuses ont élevé des croix pour ramener la foi et soutenir le courage des marins en danger.

Ainsi le monde, au milieu des flots irrités qui menacent de l'engloutir, tourne les regards vers la croix du Vatican et semble voir sur le front du Souverain Pontife, à la lumière des éclairs qui déchirent les nuages, l'arc-en-ciel de la paix et de l'espérance.

On lit dans le livre qui vient d'être publié sur les Zouaves pontificaux :

Le général Kanzler.—Herman Kanzler s'est fait lui-même; s'il n'a pas eu de parchemins de famille, il s'est fait une renommée qui vaut des armoiries. Au service du St. Père depuis grand nombre d'années, il devint général en chef et promistre des armes en 1866; nul plus que lui n'était digne de remplacer Monseigneur de Mérode.

Intelligent, actif, dévoué, calme, énergique et brave, le général Kanzler possède toutes les qualités d'un chef militaire.

A Ancône, en 1860, n'étant encore que colonel, commandant les forts extérieurs et les redutes les plus importantes, il donna les preuves de la plus brillante valeur. Quoique la défense de la ville fut devenue presque impossible, Lamoricière, dans un conseil d'officiers réunis dans une casemate labourée par les bombes, exprima l'avis de continuer la défense; Kanzler s'avouant, répondit au nom de tous, que le général en chef pouvait compter sur eux à la vie, à la mort.

Lorsqu'il devint pro-ministre des armes il eut des envieux; mais, par son activité étonnante, par son dévouement sans borne au St. Père, par son sang-froid et son habileté sur le champ de bataille, il fit taire les jalousies.

Un mot peut peindre un homme; en voici un de M. Kanzler qui vaut un beau coup de pinceau. Il s'agit d'un ordre qu'il envoya à M. d'Argy, colonel de la légion romaine, dans la guerre de 1867; la légion se dirigeait sur Nérola, le général Kanzler envoya au colonel un ordre conçu en ces termes: "Deux compagnies de la légion partiront; elles iront battre les insurgés et rentreront à Rome."

Colonel Allet.—"Papa Allet," tel est le titre par lequel officiers et soldats du régiment des Zouaves Pontificaux désignent leur colonel; ses zouaves l'adoraient, et il aimait ses zouaves comme un père aime ses enfants.

On lui offrit, il y a quelques années, le grade de général de brigade, il refusa en disant: "Je demande qu'on me laisse à la tête de mon régiment; il y a beaucoup de généraux, mais il y a peu de colonels des Zouaves Pontificaux."

Fier et orgueilleux de son corps, il traita les zouaves en gentilshommes et respectait ses simples soldats comme les officiers; hors du service, où la discipline était justement maintenue, il n'entretenait avec eux que des rapports de courtoisie et d'amitié. Aussi il n'y avait pas un seul zouave qui n'aurait offert sa vie tout aussi cordialement pour son Colonel que pour son Pape.

Bon, brave, affable, indulgent et ferme à la fois, courtis et vaillant, fumant tout aussi paisiblement son cigare sur le champ de bataille que dans sa chambre, haut de plus de six pieds et d'une carrure à l'événant, d'une figure à la fois martiale et débonnaire, à la parole lente et calme, le Colonel est un des plus beaux types militaires qui puissent se voir. Entré au service du St. Père, depuis plus de vingt ans, comme simple soldat, son dévouement et son amour pour Pie IX sont sans bornes.

Ah! si le bon M. de Montalembert en eut en connaissance, il en aurait été scandalisé, car Pie IX était l'idole de "papa Allet." Avec cela, notre Colonel est parfait chrétien; comme sur le champ de bataille, il était toujours le premier à s'avancer à la Sainte Table, à la communion qui terminait la retraite pascalle pour le régiment; il n'a jamais voulu se marier dans la crainte d'être gêné dans le désir qu'il avait de mourir au service de l'Eglise.

On dit qu'il en est de l'esprit comme de la santé, on n'y pense que lorsque l'absence s'en fait sentir; M. Allet possède un bel esprit, une grande intelligence, un jugement très-sûr, et il n'a jamais paru s'en apercevoir; dans les réunions du beau monde, où il n'allait que rarement, il paraissait timide et parlait peu. On lui demandait un soir, dans un salon, qu'il voulait bien raconter la campagne de Mentana où son régiment s'était immortalisé; il parut embarrassé; on fit des instances. "Oh! mon Dieu! dit-il, c'est bien simple et bien court: la colonne défilait par la voie *nomentana*, j'étais en arrière avec l'état-major; à cinq ou six kilomètres de Mentana, on entend commença la fusillade, et en quelques minutes, le feu devint des mieux nourris; je piquai de l'épéon pour voir où en étaient mes Zouaves; déjà ils étaient tous lancés, éparpillés par les vignes et jouant de la bayonnette comme de bons enfants.—Et puis... —Et puis... mon Dieu, ils sont revenus le soir se ranger autour de leur drapeau et ils avaient remporté la victoire.

Le "veni, vidi, vici" classique n'est pas plus beau. *Athanas de Charrette.*—M. le Baron A. de Charrette était lieutenant-colonel du Régiment des Zouaves Pontificaux. De taille au-dessus de la moyenne, robuste, d'une figure martiale et dont l'énergie est tempérée par la douceur de son regard, homme d'esprit et homme de cœur, d'une bravoure chevaleresque, d'une suprême distinction, d'une gaieté communicative, d'une libéralité de grand seigneur quand même, M. de Charrette est un véritable type de noblesse militaire.

Comme les anciens preux, en dépit de l'invention de la poudre, à Castelfidardo, le baron recherchait de préférence les combats singuliers à l'arme blanche. Il était magnifique, disent ses compagnons d'armes, dans son élégant uniforme bleu conturé d'or, portant sur sa poitrine une belle croix autrichienne, le sabre au poing, dédaignant son revolver, quant quelque adversaire digne de son bras. Il le trouva dans un capitaine piémontais, du nom de Tromboni, qui accepta vaillamment le combat au sabre.

Les deux armées s'arrêtèrent un instant pour contempler ce duel qui s'accomplissait au milieu des éclats de bombes et d'obus. Une, deux, et le Piémontais tomba deux fois touché, en disant:

—Capitaine, je vous rends mon épée.

—Il est mon prisonnier, cria de Charrette à ses Zouaves; ayez-en soin.

Puis avec une ardeur toute nouvelle il se lance dans la mêlée.

Bon sang ne ment pas; M. de Charrette l'a prouvé vingt fois sur les champs de bataille.

A Mentana, au pied de la vigne *Santucci*, que défendent les garibaldiens protégés par un mur élevé, les balles pleuvent si dru que les zouaves, pendant un instant, cessent d'avancer; aussitôt le lieutenant-colonel de Charrette s'élança en agitant au bout de son épée le bonnet rouge d'un chef garibaldien qu'il a mis hors de combat.

—En avant, les zouaves! s'écrie-t-il, ou je vais me faire tuer sans vous!"

Ce disant il s'élança en avant; les Zouaves le suivent, et quelques minutes après, le quartier-général des garibaldiens, situé dans la *Vigna Santucci*, est au pouvoir des Zouaves.

Du courage d'un Charrette on n'en parle pas.

Le baron Athanasie est néveu du grand Charrette, le général vendéen, le héros de la guerre des géants; il a cinq frères, tous les cinq ont servi le St. Père; MM. Urbain, Ferdinand Alain, Louis et Armand; ce dernier, filleul et héritier de feu la duchesse de Narbonne-Pelet, est trois ou quatre fois millionnaire. Quel mercenaire que celui-là!

Le lieutenant-colonel, âgé d'à peu près quarante ans, est veuf de Delle. Antoinette Fitzjames, sœur du duc de Fitzjames et de la duchesse Salviati Borghese.

LES PLAISIRS DU MAUVAIS TEMPS.

Le plaisir que nous procurent les contrastes est une chose depuis longtemps reconnue par tous ceux qui réfléchissent sur la nature humaine et qui s'adressent aux sentiments de l'homme; et ce plaisir n'est jamais plus grand que quand nous comparons des calamités étrangères, passées ou imaginaires, avec des jouissances réelles que nous éprouvons dans le moment. C'est ainsi que Lucrèce nous peint l'agrément de contempler de loin un naufrage quand on est en sûreté dans le port; ainsi Virgile nous dit qu'il y a des charmes à se rappeler les malheurs passés. A mon tour, je vais célébrer et décrire les *plaisirs du mauvais temps*.

Quand je me réveille le matin, et que j'entends le vent souffler dans ma cheminée et la pluie battre les carreaux de ma fenêtre, je me dis: "C'est fort bien," et je me félicite du bonheur que me prépare un jour de mauvais temps. Je me gis hors du lit, et, m'approchant de la croisée, je vois le ciel couvert d'un vaste rideau de nuages, je vois l'eau tomber des gouttières, et le pavé briller par l'humidité. "De mieux en mieux, je m'écrie: le temps est pris partout." J'aperçois quelques ouvriers se hâtant de courir à leurs travaux, l'habit boutonné, la tête penchée et les mains dans les poches. "Pauvres gens! dis-je en rentrant tout doucement dans mon lit; ce temps n'est pourtant pas aussi agréable pour eux!" Et tout en m'assoupissant de nouveau, je m'éloie d'éprouver pour leur position autant de compassion qu'il m'est possible.

Après le déjeuner, je me rends à la fenêtre et je m'amuse encore à regarder la pluie que le vent chasse devant lui. Ici, un vigoureux balayeur des rues essaie de débarrasser le pavé; là, une belle demoiselle, relevant en vain sa robe couverte de boue, ne parvient qu'avec peine à trouver un sentier au milieu de ce labyrinthe de saletés; au coin voisin, un infortuné livre un combat à mort à son parapluie qui l'enlaine, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, le vent rendant convexe ce qui devrait être concave, trop heureux si les baleines et le tailletas ne s'envolent pas dans l'air, laissant le pauvre propriétaire avec une canne à la main. Après m'être bien rassasié de la contemplation des maux de l'humanité, je passe dans mon cabinet d'étude, je tisonne mon feu, je jette un regard d'avidité joye autour de ma bibliothèque, je m'étends dans ma bergère, et, la tête en arrière, les pieds sur le foyer, je me mets à réfléchir comment je passerai la journée.

Parfois je cours dans les riants sentiers de la poésie. Au bout d'un moment, je me trouve éclairé par le plus beau soleil; les zéphirs de Pété jouent autour de moi; un ruisseau limpide coule à mes pieds, et le ciel me présente la volupté azurée d'un climat méridional. Je jouis doublement quand je contemple la tristesse de l'atmosphère.

Je quitte le poème pour prendre un ouvrage sur l'histoire, et je lis les leçons de cette philosophie sévère qui instruit par l'exemple. Je cherche à me retrouver dans le tortueux dédale de la politique; je prête une oreille attentive aux discours des conseillers des nations; je suis la route des armées, je prends part aux plus terribles batailles, j'accompagne les exilés, les captifs, les mourants. Je me rends compte de l'élévation et de la chute des individus et des peuples. Je prends note des luttes perpétuelles et de l'agitation des hommes, de leurs ardeutes espérances, de leurs terribles rivalités, de leurs ambitions sans remords, et je me demande à quoi tout cela leur a servi. Je compare leurs inquiétudes avec la tranquillité de ma retraite, et je me console par la pensée que si mon repos est insignifiant, il est du moins innocent et sans danger.

Déposant l'historien, c'est le voyageur qui m'appelle. Je parcours avec lui les terres et les mers; je pénètre dans les contrées étrangères et parmi des peuples sauvages. Je vois la nature sous des aspects que je ne connaissais point encore, et l'homme aussi varié que les climats qu'il habite. Je succombe sous les rayons brûlants du soleil, et je frissonne au milieu des glaces du pôle. Je partage les périls du voyageur et ses heureuses chances, ses aventures et ses découvertes, et je le remercie en moi-même de m'avoir, au prix de tant de fatigues, préparé une si douce jouissance pour un jour de mauvais temps.

Il m'arrive parfois de vouloir explorer les sentiers épineux de la métaphysique; j'écarte à grand-peine les branches qui entravent ma route; je saute à pieds joints par-dessus les fossés, je traverse, les yeux fermés, des mares ou je m'enfoncé jusqu'aux genoux; et, après tous ces pénibles travaux, je me retrouve au lieu d'où j'étais parti, sans avoir retiré d'autre avantage de ma peine que d'avoir occupé pendant quelque temps l'activité de mon esprit.

Je serais inexcusable si j'oubliais de dire qu'un des principaux charmes d'une journée pluvieuse, c'est de la passer à lire un bon roman. L'intérêt du récit, les descriptions pleines de chaleur, les caractères amusants, tout devient doublement agréable par la tempête qui mugit au dehors, par la douceur du coin du feu, par le loisir non interrompu que l'on a pour s'en pénétrer.

Je ne suis pas, d'ailleurs, le seul habitant de la maison qui trouve son profit dans une journée de mauvais temps. Quand dès le matin tout annonce que la pluie sera de durée, le visage de ma bonne sœur prend, pendant le déjeuner, un air sérieux

et résolu qui fait connaître que son âme est occupée de grands projets. Sûre de ne point être interrompue par des visites importunes, elle songe à profiter de cette occasion pour terminer plus d'une grosse affaire, et pour passer en revue et reformer tout son ménage, depuis le grenier jusqu'à la cave. Une seule pièce est exceptée de cet examen général, c'est mon cabinet; je me le suis réservé comme une *cave d'asile*, au milieu du déluge d'ablution qui se répand sur tout le reste de la maison. Je n'ignore pourtant pas que des ordres ou des injonctions ne seraient pour moi qu'une faible protection contre ma sœur et ses femmes, une fois livrées à leur ardeur ménagère; en conséquence, pur être sûr de mon fait, je ne quitte pas la place, bien décidé à faire au besoin une résistance opiniâtre. Le reste de la maison est abandonnée à l'armée envahissante. L'eau dont elle est inondée au dessus égale presque le déluge extérieur. Les planchers et les tables sont lavés et brossés à tour de bras. Les lits sont démontés et les tapis levés. Pas le plus petit coin n'échappe à leur recherche inquisitoriale. Des détails cachés sont découverts dans les meubles, et d'anciennes malpropres nettoyées à fond. Les ustensiles de ménage sont tous examinés. On reconnaît que les uns sont usés, les autres cassés, et sur-le-champ des ordres sont donnés pour les faire remplacer ou raccommoder.

Un œil attentif se promène sur les hardes de tout genre; si un trou se montre dans un bas, une déchirure dans un pantalon; si un bouton mal affermi *penche son aimable vie*, à l'instant une main habile applique l'aiguille et remède au défaut. D'un autre côté, si quelque chose dans l'office n'est point dans l'état où il doit être; si les marachades ou les gâteaux menacent de se gâter, voici le moment opportun pour leur faire subir une récoction complète. S'il y a quelque liqueur à mettre en bouteille, le moment est propice. Les vieilleries sont montées au grenier de décharge, les provisions sont retirées des papiers et rangées dans les armoires, les domestiques sont grondés, les mémoires examinés, les livres de ménage additionnés, les réponses adressées aux lettres en retard; en un mot, une foule d'objets d'une importance majeure et essentielle à la bonne direction d'une maison bien ordonnée sont réglés à la faveur d'une journée de mauvais temps.

Le seul membre de la famille qui ne paraît pas partager le bonheur général est mon petit-neveu. Pour un garçon actif et bien portant, rien ne peut remplacer les libres mouvements du corps. On imagine divers moyens pour le tenir tranquille. On lui donne de nouvelles leçons et on lui fait répéter les anciennes; mais quand tout cela est épuisé, l'instinct reparait par une inquiète agitation et un désir de se mêler de ce qui ne le regarde pas qui fait le tourment de ma sœur. Vainement je lui fais observer que cette activité est un effet de l'ordre sagement établi par la nature et qu'il est la source de toutes connaissances. "Je me moque de vos connaissances, me répond Judith; ce petit brise-tout vient de casser mon vase de porcelaine de Chine." En conséquence, pour empêcher qu'il ne cause d'autres accidents encore, elle se décide à lui assigner sa part dans les travaux du ménage; et il est certain que le soin qu'elle est obligée de prendre pour mettre son lit hors d'état de nuire, ajoute considérablement à ses occupations pendant une journée de mauvais temps.

On reprochera peut-être que les plaisirs que je décris sortent d'un fond d'égoïsme et que moi ne devrais éprouver de satisfaction des maux de ses semblables. Mais c'est là ce que j'appelle être trop scrupuleux. Le sentiment dont j'ai parlé tient au contraire de la bienveillance. Je puis au moins assurer que, pour moi, quand je regarde par la fenêtre par un temps pareil, et que je vois les hommes moins favorisés que moi par la destinée se soumettre sans murmurer et même avec gaite à des désagréments qui me paraissent intolérables, je n'éprouve pour eux que de la sympathie, et je me demande quel mérite je possède, qui me donne des droits à une somme plus grande des biens de la vie. Cette réflexion tend à nous inspirer de la modération pour nous-mêmes et de la bienveillance pour les autres. Les riches ne devraient jamais oublier ni les pauvres s'en souvenir.—(Extrait d'une Revue anglaise.)

C. T

LA BAIE ST. PAUL.

On lit dans le *Journal de Québec* des choses intéressantes sur la Baie St. Paul :

L'histoire de la Baie Saint-Paul, comme celle de presque tous les anciens pays, semble remonter aux temps fabuleux même, car le Père Jérôme Lalumière, parlant du fameux tremblement de terre du mois de février 1663, nous dit: "Vers la Baie dite Saint-Paul, il y avait une petite montagne sise sur le bord du fleuve, d'un quart de lieue ou environ de tour, laquelle s'est abysmée, et comme si elle n'eût fait que plonger, elle est resorbée du fond de l'eau pour se changer en islette, et faire d'un lieu tout bordé d'écueils, comme il était, un havre d'assurance contre toutes sortes de vents."—On se sent tenté de croire que cette île plongeuse n'est rien moins que l'île-aux-Coudres, située en face de la Baie Saint-Paul, si Jacques Cartier ne l'avait trouvée à sa place actuelle le six de septembre 1535, lorsqu'il remonta le fleuve pour la première fois. Ce qui a probablement donné lieu à ce récit, ce sont les éboulements et dont cette paroisse a tiré son nom.

Quoi qu'il en soit, il est certain qu'à l'époque de ce tremblement de terre, il n'y avait pas encore un seul habitant à la Baie Saint-Paul, comme l'assure M. Boucher, dans son Histoire Naturelle du Canada, adressée à Colbert le 8 octobre de cette même année 1663, et c'est fort heureux, car ces pauvres habitants seraient bien morts de frayer en voyant des montagnes aller se plonger ainsi dans le fleuve, *sicut aqua vitæ*.

Pierre Tremblay fut le premier seigneur des Éboulements et Pierre Dupré le premier seigneur du Gouffre, c'est-à-dire de cette partie de la Baie-Saint-Paul comprise entre la rivière du Gouffre et les Éboulements. Mais ces seigneurs de bois debout étaient loin d'avoir l'importance de l'honorable de Sales Latourrière et des héritiers Drapeau, les propriétaires actuels de ces seigneuries; aussi voit-on par les actes des registres de la paroisse qu'ils déclaraient ne pas savoir signer, sans toutefois ajouter comme les seigneurs du moyen âge: "*cû qu'ils étaient nobles*."

Maintenant, qui de ces trois habitants arriva le premier dans la paroisse et en quelle année? c'est ce qui n'a pu encore être constaté et ce qui au reste peut demeurer inconnu sans que la postérité ait à le regretter beaucoup.

Les premiers habitants de la Baie Saint-Paul ainsi que ceux de la Petite-Rivière, furent desservis d'abord par voie de mission par les cures de Sainte-Anne de Beaupré (ou du petit

Cap, comme on l'appelle dans tout le pays) jusqu'à l'année 1680 ou plutôt jusqu'à 1685 : car bien que d'autres prêtres y vinrent faire des missions pendant ces cinq années, les curés de Sainte-Anne n'en furent déchargés que lorsque M. Gagnon, premier prêtre résident à la Baie Saint-Paul, vint y demeurer dans l'automne de 1685.

C'était un voyage bien pénible d'aller de Sainte-Anne à la Baie, car il fallait passer sur le rivage, dans l'eau et dans la boue, à pied seulement et quelquefois à cheval. Il fallait de plus avoir soin de prendre, comme l'on dit encore, *l'à point* de la marée ou s'exposer à périr. Ce fut le sort de M. Filion, un des premiers curés de Sainte-Anne. Revenant de la Baie Saint-Paul, il se noya dans les Caps en juillet 1679, et fut trouvé à la Petite-Rivière par la Sœur Saint-Paul, congréganiste, et inhumé dans l'église de Sainte-Anne, "près de la porte de la sacristie, du côté du Cap," dit une note faite par un ancien curé de cette dernière paroisse. On assure, ajoute la note, qu'il avait été enterré avec une belle croix d'or qu'on avait oublié de lui ôter.

Le chemin des Caps par lequel on va aujourd'hui de la Baie à Saint-Joachim ne fut ouvert que vers 1818, et jusque là les habitants du comté actuel de Charlevoix n'eurent point d'autres moyens d'aller à Québec que par le fleuve en été et par le périlleux chemin de la grève.

A L'...

Ils diront : Elle est femme ;
Une fleur, un oiseau suffisent à son amour.

H. S.

Non, ce n'est pas assez pour toi, vierge sublime,
Pour ton front gracieux que la pensée anime,
Pour ta voix qui s'exhale en vers mélodieux,
Pour ton âme de feu qui rêve, triste et veuve
Et comme un cygne blanc se montre aux bords du fleuve,
Vient se mirer jusqu'en tes yeux.

Non, ce n'est pas assez d'un oiseau qui s'envole.
D'une fleur qui s'étale, orgueilleuse et frivole,
Et d'un parfum volage enivre un jour les airs ;
C'est trop peu d'une fête où notre heure s'écoule,
C'est trop peu de ces bals où serpente la foule,
Qui se peuple de cœurs déserts.

Ce qu'il te faut, à toi, qui seule sur la terre
D'un pas indifférent glisses avec mystère !
A ses fades plaisirs dis un tranquille adieu ;
Et parmi ce torrent mêlé de tant de fange,
Ne pose pas tes pieds, comme ferait un ange
Que son essence appelle à Dieu.

Ce qui te faut, à toi, c'est une âme assez forte
Pour pouvoir, dans la sphère où la tienne t'emporte
Accompagner de loin ton vol sans se lasser ;
Et lorsqu'au seuil divin tu fermes ton aile,
Que tu puisses du moins, en te penchant vers elle,
Descendre sans trop te baisser !

C'est un de ces esprits où l'avenir fermente,
Qui dans la coupe sainte où la soif s'alimente,
S'abreuve comme toi d'ambrosie et de miel ;
Qui de ses maux éteints conserve la mémoire,
Qui chante, fier encor d'espérer et de croire,
Et qui ne doute pas du ciel.

C'est un cœur qui, sans guide, égaré dans le monde
Las de chercher en vain l'écho qui lui répond,
Se replie, à l'espoir fatigué de s'ouvrir,
Jette comme un fardeau ses desirs qui tourmentent,
Et trop désenchanté sur les amours qui mentent,
Ne veuille aimer que pour chérir.

C'est un être, imparfait et fragile sans doute,
Qui parmi les écueils répandus sur la route,
N'ait point trahi pourtant la vertu ni la foi,
Qui jamais de l'honneur n'ait subi l'anathème,
Et puisse avec orgueil redescendre en lui-même,
Afin d'être digne de toi !

Oh ! quand tu le verras, religieux et tendre,
Heureux de te parler, plus heureux de t'entendre,
Comme aux marches du temple attaché sur tes pas :
Quand il recueillera d'une bouche attentive
Ta parole tombant sur son âme captive,
Ange, ne le repousse pas.

Laisse-le de bien loin, fidèle à son hommage,
Dans un culte pieux adorant ton image,
Efface jour par jour ses écarts expies,
Pour épurer sa vie au feu de sa tendresse,
Pour qu'enfin devant toi triomphant il paraisse
Digne de tomber à tes pieds.

Pour qu'il puisse, affranchi de son oubli funèbre,
A tes genoux sacrés jeter un nom célèbre :
Qu'il te pèse, t'achète et te paie en honneur :
Pour qu'aux vœux de ton cœur ton cœur s'abandonne
Pour qu'il soit de toi seul heureux, et qu'il te donne
De la gloire pour du bonheur :

Pour que par le lien sacré, nos âmes soient unies,
Qui déjà le sont par la plus vive sympathie.

L'AIGUILLON.

LES PREMIERS JOURNAUX ILLUSTRÉS.

Les premières illustrations anglaises, imitées avec tant de succès, datent d'il y a à peu près quarante ans. La France ne tarda pas à l'imiter et à la dépasser. C'est M. Edouard Charton qui a introduit à Paris le journal illustré. Il avait vu à Londres le succès de ces publications qui offrent au lecteur un texte varié, entremêlé de gravures et divisé par livraisons. Il devint bientôt évident que l'écrivain et le dessinateur, en travaillant de la sorte conjointement, arriveraient à de très-beaux résultats.

"L'esprit, dit la Revue des Deux-Mondes, reçoit la vérité ap-

portée par l'image comme l'œil voit la lumière, avec la même facilité et la même joie."

Le *Magasin Pittoresque*, dit Deschanel, fut la modeste origine de toute cette littérature illustrée, à deux sous la livraison, qui alimente aujourd'hui en France la curiosité de plus d'un million de lecteurs. Au début, rien n'était facile : on se donnait beaucoup de peine pour obtenir des gravures médiocres ; les artistes de Paris regardaient comme impossible de livrer quatre gravures par semaine. Il fallut d'abord acheter des clichés à l'Angleterre, où florissaient les *magazines* et surtout le recueil publié à Londres sous la haute et digne influence de Lord Brougham, par M. Charles Knight, écrivain économiste distingué, dont l'obligeance contribua à aplanir pour M. Edouard Charton les premières difficultés de son entreprise. Peu à peu, à l'aide d'apprentis et grâce à l'accueil bienveillant du public, les burins devinrent à la fois plus rapides et plus habiles. Quelques années après, non-seulement M. Charton pouvait se passer des clichés anglais, mais à son tour il céda quelquefois les siens aux publications de Londres. Lorsque l'on compare un volume récent du *Magasin pittoresque* à une des premières années, il semble, à voir la perfection des gravures d'aujourd'hui, qu'il y ait entre 1833 et 1860 un intervalle d'un siècle.

En 1843, M. Charton applique la même idée à l'histoire contemporaine universelle, en fondant *l'Illustration*. "Malgré les progrès accomplis déjà dans l'espace de dix années, ce ne fut pas une affaire aisée. Il s'agissait de faire exécuter chaque semaine de dix à quinze dessins et gravures, souvent de très-grande dimension. Il fallut organiser des ateliers de nuit, où les jeunes graveurs travaillaient par relais, six par six, les six premiers dormant deux heures pendant que les six autres burinaient, et ainsi de suite alternativement. Quelques-uns en devinrent fous. De plus, on coupait les grands bois en autant de parties qu'il était nécessaire, afin de les partager entre plusieurs graveurs ; ensuite on les rapprochait et les rajustait, comme des jeux de patience."

M. Charton, toujours d'après Deschanel, qui écrivait les pages que je cite en 1862, dirigea *l'Illustration* pendant une année entière, conduisant à la fois la rédaction, le dessin et la gravure. Il avait le tiers de la propriété, et, en cessant d'être rédacteur en chef, il le vendit trente mille francs, c'est-à-dire dix mille piastres. Cette même part représentait, en 1862, un volume de dix cent mille francs, ou 120,000 piastres, la propriété de *l'Illustration* ayant été vendue, cette année-là, dix-huit cent mille francs, ou 360,000 piastres.

Je souhaite à notre chère *Opinion* d'inspirer bientôt aux calculateurs et amateurs de statistiques des chiffres aussi ronds et aussi éloquentes.

C. T.

RÉVOLTE DE L'ALGÉRIE.

Pendant que la France était au fort de la lutte contre les Prussiens, ses colons de l'Algérie se soulevaient. Un correspondant donne les détails suivants sur cette insurrection :

Les hostilités commencèrent le 27 janvier au matin, par l'assassinat d'un brigadier de spahis et une attaque à main armée dirigée contre des ouvriers terrassiers, à une dizaine de kilomètres de notre ville.

"Ce complot était tramé depuis trois mois, et il ne fallait qu'une étincelle pour qu'il éclatât. Cette étincelle, le gouvernement l'a fournie en voulant forcer les spahis indigènes à quitter leurs foyers, afin d'aller exposer leur vie pour un pays qui n'est pas le leur.

"La révolte a débuté à la Smala, caserne qui se trouve à Hain-Cuhtar, village situé à 60 kilomètres d'ici. Les indigènes ont bloqué leur caserne dans laquelle étaient plusieurs de leurs chefs, leur capitaine et divers spahis français. Les tribus insoumises, tribus de pillards, ont suivi par milliers les révoltés, et tous ensemble se sont dirigés vers Soukaras, qu'ils savaient très peu défendu.

"Le soir du 27, nous étions tous sur pied, milice, francs-tireurs. Notre compagnie, forte de 150 hommes, occupait les avant-postes. Les francs-tireurs, avec notre aide, repoussèrent l'ennemi. Le combat dura cinq heures environ. Cela se passait la nuit, par un temps glacial et brumeux.

"Cinq mobiles furent placés au poste le plus avancé, et y restèrent vingt-huit heures avec un morceau de pain dans le ventre. Ces malheureux ne purent étancher la soif qui les dévorait qu'au bout de quatorze heures.

"Il grelottèrent, sur le sol humide, sans couverture et sans tente.

"Le lendemain matin, nous avons reçu le baptême de feu. Sur 150 hommes, nous étions trente seulement, appuyés par une centaine de cavaliers, goums et spahis français. C'est là où nos impressions et nos émotions ont commencé.

"Nous avions à peine fait 6 kilomètres en dehors de la ville, que nous aperçûmes à 4 ou 600 mètres de nous une fourmière d'Arabes, spahis indigènes en tête.

"Le commandant nous fit rebrousser chemin petit à petit, doucement, en tirant de tous côtés. A deux kilomètres de Soukaras, notre commandant s'éclipsa avec tous ses cavaliers, et nous laissant pour chef notre lieutenant, et après nous avoir fait déployer en tirailleurs dans un champ labouré.

"L'ennemi nous poursuivant avec vigueur, nous fûmes forcés de nous replier sur Soukaras, où, à l'aide de deux obusiers de campagne, nous mîmes les Arabes en déroute.

"Le lendemain, nouvelle attaque et nouvelle démonstration assez heureuse. Cette vie a duré pendant onze jours, sans aucun repos, et si une colonne de 2,000 hommes n'était pas arrivée à notre secours, nous aurions été tous anéantis.

"Enfin, cela va mieux et la tranquillité paraît devoir renaître.

"Dans toutes les sorties et reconnaissances que nous avons faites, nous avons vu des choses atroces, hideuses, écœurantes. Des fermes pillées, puis brûlées ; des champs ravagés. Sur les routes, dans les fossés, des cadavres de colons, mutilés, horribles. Ici, un homme assassiné, après avoir été dépoillé. Là, un vieillard haché par les *mouquaires* (femmes arabes). Plus loin, un cadavre auquel on avait coupé les poignets, et dont les chairs étaient ciselées à plusieurs endroits.

"Des frémissements d'épouvante glaçaient mon sang dans mes veines. J'aperçus sur un talus, un colon auquel les femmes avaient arraché les oreilles avec des tenailles !

"Dans ces diverses rencontres, il n'y a eu que la mort de colons à déplorer. Je ne parle pas des cannibales qui nous ont attaqués et que nous tuons comme des mouches.

"Il nous a été impossible de constater leurs pertes, car, comme les Prussiens, ils emportent leurs morts.

"Nous avons fait une soixantaine de prisonniers. Parmi eux se trouvent cinq femmes arabes. Sur l'une d'elles nous avons découvert deux mains ensanglantées. Une autre jeune fille de dix-huit ans cachait dans ses poches les oreilles du colon assassiné.

"Je quitte la plume, car tous ces détails me navrent."

CHOSSES ET AUTRES.

L'homme le plus riche de la Hongrie, Ladislas Ghilliamji, vient de mourir. C'était un vieux garçon de 80 ans. Il était tellement avare qu'il a aimé mieux mourir que de dépenser un florin à acheter un remède que lui prescrivait un médecin. Il a légué toute sa fortune, 10,000,000 de florins, environ, à un parent éloigné, à la condition expresse que ce parent ne dépenserait que 500 florins par année.

Une jeune fille de Ferdinandine vient de mourir d'une manière terrible. Comme sa lampe fumait, elle s'inventonna de placer un livre sur le sommet de la cheminée pour l'en empêcher. La lampe fit explosion, le feu se communiqua aux habits de cette jeune fille et en un instant elle fut brûlée à mort.

LES SEPT MERVEILLES DU MONDE.—Le monde moderne a ses merveilles ; mais il serait difficile d'en déterminer le nombre. Les sept merveilles des anciens sont :

1o. Les pyramides d'Égypte ; la plus célèbre de ces pyramides a 360 pieds de haut et sa base couvre au-delà de 12 arpents.

2o. Le Mausolée, tombeau élevé à Mausole, roi de Coni, par sa veuve Artémise ; ce tombeau avait 93 pieds de longueur et 35 pieds de hauteur.

3o. Le temple de Diane à Ephèse ; cet édifice avait 525 pieds de longueur et 220 pieds de largeur.

4o. Les murs et les jardins suspendus de Babylone. Au dire d'Hérodote, ces murs avaient 88 pieds d'épaisseur, 350 pieds de hauteur, et 50 milles de longueur. Les antiquaires modernes confirment cet avancé de l'historien grec.

5o. Le colosse de Rhodes ; c'était une statue de bronze de 205 pieds de hauteur. Cette statue se trouvait à l'entrée du port de Rhodes. Les vaisseaux passaient, voiles déployées, entre ses jambes. Un tremblement de terre la renversa. Un marchand juif l'acheta et de ses débris chargea 900 chameaux.

6o. La statue de Jupiter Olympien, à Athènes ; cette statue était faite d'ivoire et d'or.

7o. Le phare de Ptolémée Philadelphie ; ce phare avait 500 pieds de hauteur. Un feu de bois était entretenu à son sommet durant la nuit pour guider les vaisseaux dans le port.

Il y a quelques temps, une pauvre femme de Londres acheta une oie à un prix très-modéré, et en l'ouvrant, elle trouva quatre louis d'or.

Ces acquisitions-là ne nuisent pas.

Une bonne répartie.—La scène se passe à Glasgow, pendant un grand dîner. A ce dîner, il n'y avait qu'une dame de jeune, toutes les autres étaient d'un âge infiniment respectable. Il y avait aussi parmi les curieux un avocat dont la réputation était un peu... ébréchée. Au dessert, cet avocat proposa la santé suivante. "Aux honnêtes gens et aux jolies filles." Cet santé fut bue avec enthousiasme ; mais la dame qui se trouvait près du moteur, se leva et dit : "Cette santé ne regarde ni vous ni moi," et elle laissa la salle.

Le repos permanent se trouve à la fin du voyage ; il n'est pas sur la route.

Celui à qui personne ne plaît est bien plus à plaindre que celui qui ne plaît à personne.

La vraie joie est sereine et tranquille.

Il y a dans tout cœur un chagrin secret inconnu au monde, et nous accusons souvent un homme d'être froid lorsqu'il n'est que triste.

La femme a un sens bien plus intime du bien que l'homme. Cela se voit surtout chez les enfants. Une toute jeune fille aura et écrira de belles pensées sur les oiseaux et les fleurs tandis que son petit frère détruira et les fleurs et les oiseaux.

Trad. A. C.

Un accident, qui a eu pour résultat la mort de quarante-huit personnes, a eu lieu dans le comitat de Komorn (Hongrie).

Trois jeunes couples qui venaient d'être unis traversaient le ravin sur la glace, près du village d'Asvary, dans huit voitures contenant ensemble cinquante personnes, lorsque la glace s'est rompue et a englouti tout le cortège, à l'exception de deux des femmes qui en faisaient partie.

MM. Arsène Houssaye et Levainville, ce dernier ancien préfet de Cherbourg sous l'empire, viennent d'être cruellement frappés dans leurs plus chères affections.

Mme Bonnemain, sœur de M. Arsène Houssaye, et Mme Levainville, qu'accompagnaient sa fille, un de ses neveux et une nièce, étaient allées faire une excursion aux rochers de Penmarck. Ces dames s'étaient assises sur un rocher qui surplombe l'Océan à l'endroit dit le *Trou d'Enfer*, se reposaient de la fatigue que leur avait causée la marche à travers les rochers et les galets, lorsque tout à coup une vague énorme, escaladant le roc, les enveloppa et les entraîna dans le gouffre.

Il était inutile de chercher à leur porter secours, et M. Levainville, ainsi que plusieurs habitants de l'endroit, durent assister impuissants à cet horrible drame.

Jusqu'aujourd'hui, la mer n'a rejeté qu'un seul des cinq cadavres qu'elle recevait, c'est celui du neveu de M. Levainville, le jeune Drech ; quant aux autres victimes qu'elle a faites, il est plus que probable qu'elle ne les rendra pas.

CHRONIQUE DE LA GUERRE.

LES CHAMPS DE BATAILLE.

La chronique suivante comprend tous les événements importants de la guerre Franco-Prussienne arrivés jusqu'à ce jour :

1. Wörth.—Cette bataille fut livrée le 6 août 1870, le Maréchal MacMahon fut battu par le Prince Royal de Prusse.
 2. Forbach.—Cette bataille fut livrée le 6 août 1870 sur les hauteurs entre Saarbruck et Forbach : le corps d'armée de Frossard y fut défait par les Allemands commandés par le général Steinmetz.
 3. Mars-la-Tour.—Ce combat fut livré le 16 août 1870 entre les armées du maréchal Bazaine et celles du Prince Frédéric Charles. Résultat indécis.
 4. Gravelotte.—Cette bataille fut livrée le 17 août 1870. L'armée du maréchal Bazaine se laissa renfermer dans Metz.
 5. Beaumont.—Cette bataille fut livrée le 29 août 1870. Le corps d'armée de Faily fut surpris et mis en pièces par l'armée du Prince Royal de Prusse.
 6. Sedan.—Cette bataille, commencée le 30 et continuée le 31 août, se termina le 1er septembre 1870 par la défaite complète des armées françaises, par les forces commandées par le Prince Royal de Prusse et le Prince Royal de Saxe. L'empereur Napoléon, le maréchal MacMahon, et toute l'armée française se rendit prisonnière de guerre. Cette série d'engagements est connue sous le nom de bataille de Sedan, quoiqu'on se battit les deux premiers jours à quelque distance de cette forteresse.
 7. Orléans.—Les premiers combats près d'Orléans furent livrés les 10 et 11 octobre. Les troupes françaises furent défaites et chassées de la ville par les forces allemandes commandées par le général Vonder Tann.
 - La seconde bataille près d'Orléans fut commencée le 9 nov. et terminée le 10. Vonder Tann battu par les Français commandés par le général De Paladines, fut obligé d'évacuer la ville.
 - La troisième bataille près d'Orléans fut commencée le 1er décembre et se termina le 5. De Paladines fut complètement défait par l'armée allemande sous le Prince Frédéric Charles.
 8. Gray.—Novembre. Les Français furent défaits par les Allemands commandés par Von Werder.
 9. Boves.—Cette bataille fut livrée près d'Amiens le 27 novembre. Les Français furent défaits par les Allemands commandés par Manteuffel.
 10. Pont Noyelles.—Cette bataille fut engagée le 22 et terminée le 23 décembre sans résultat décisif, quoique les Allemands restassent maîtres du champ de bataille.
 11. Bapaume.—Cette bataille fut livrée le 4 janvier 1871. Résultat indécis, quoique les Français restassent maîtres du champ de bataille.
 12. Villersexel.—Cette bataille fut livrée le 10 janvier. Von Werder fut défait par les Français commandés par Bourbaki.
 13. Le Mans.—Cette bataille fut commencée le 11 et terminée le 12 janvier. Chanzy fut complètement battu par les Allemands, commandés par le Prince Frédéric Charles et le duc de Mecklembourg.
 14. Montbelliard.—Ces combats eurent lieu entre Belfort et Montbelliard, les 11, 12 et 13 janvier. Bourbaki fut finalement défait par les Allemands, commandés par Von Werder.
- Ces batailles furent les plus importantes de la guerre. Il y eut un grand nombre d'autres engagements moins considérables, qui ne peuvent aspirer à l'honneur d'être connus sous le nom de batailles. Il y eut aussi de grands combats sous les murs de Paris et de Metz durant le siège de ces deux villes : on les trouvera énumérés sous le titre suivant :

LES SIEGES.

- Strasbourg.—Investi par les Allemands le 13 août, capitula le 27 septembre 1870.
- Phalsbourg.—Investi par les Allemands le 15 août, capitula le 12 décembre 1870.
- Toul.—Investi le 12 août, se rendit aux Allemands le 22 septembre.
- Vitry-le-Français.—Investi le 21 août, se rendit le 24 août.
- Verdun.—Investi le 23 août, se rendit aux Allemands le 9 novembre. Dans un engagement important livré sous les murs de cette ville, le Prince Royal de Saxe fut repoussé.
- Metz.—Investi le 19 août, fut livré aux Allemands le 26 octobre. Bazaine, dans le but de rompre les lignes d'investissement, fit plusieurs sorties assez considérables dans lesquelles il fut constamment repoussé ; celle de ces sorties qui mérite surtout d'être signalée, eut lieu les 30 et 31 août.
- Laon.—Investi le 5 septembre, se rendit aux Allemands le 9 septembre.
- Soissons.—Investi le 18 septembre, se rendit aux Allemands le 16 octobre.
- Paris.—Investi le 19 septembre, se rendit aux Allemands le 27 janvier 1871. Trois sorties considérables des assiégés occasionnèrent trois batailles importantes sous les murs de cette ville. La première fut livrée le 29 septembre et eut pour résultat la défaite du général Vinoy ; la seconde, commencée le 30 novembre, se termina le 2 décembre par la défaite du général Ducrot, et la dernière fut livrée le 19 janvier 1871, et eut pour résultat la défaite du général Trochu.
- Bitche.—Complètement investie vers le 30 septembre. La date précise de sa capitulation n'a jamais été donnée.
- Mezières.—Investi le 14 septembre, capitula le 4 janvier 1871. Cette forteresse fut assiégée deux fois. La première fois les Allemands levèrent volontairement le siège pour un court espace de temps.
- Rocroy.—Investi vers la fin d'octobre, capitula quelques jours après.
- Schelestadt.—Investi le 2 octobre, se rendit le 24 octobre.
- Neuf Brissach.—Investi le 29 octobre, se rendit le 10 novembre.
- Thionville.—Investi le 28 octobre, se rendit le 24 novembre.
- Montmédy.—Investi le 16 septembre, se rendit le 16 décembre.
- Péronne.—Investi le 24 décembre, se rendit le 10 janvier 1871.
- Belfort.—Investi le 8 novembre, n'avait pas encore capitulé aux dernières nouvelles.
- Cambrai.—Investi le 20 janvier, n'avait pas encore capitulé aux dernières nouvelles.
- Longwy.—Investi le 16 janvier, capitula le 25 janvier. Longwy fut investi pendant quelque temps durant le mois de septembre 1870, mais les Allemands abandonnèrent le siège et le reprirent le 16 janvier.

Il y eut plusieurs autres sièges de villes peu importantes qui ne résistèrent que peu de jours ; de ce nombre nous pouvons mentionner Ham, St. Quentin et la Fère.—(Traduit du *Daily-News*.)

RÉSUMÉ DES PERTES FAITES PAR STRASBOURG.

Destruction complète.

1. La Bibliothèque.
 2. Les musées de peinture et de sculpture.
 3. La Préfecture.
 4. Le Théâtre.
 5. L'église du Temple-Neuf.
 6. L'église de la Citadelle.
 7. L'église de l'Hôpital Civil.
 8. Le Tribunal avec toutes les archives.
 9. Une étude de notaire avec toutes les archives.
 10. Le Grand Cercle—Maison Scheydecker Broglie.
 11. Le Moulin de la Manutention militaire.
 12. L'Arsenal de construction.
 13. La gare du chemin de fer (arrivée).
 14. L'usine à gaz.
 15. L'école commerciale de Ste. Amélie.
- Puis une masse d'établissements militaires, tels que casernes, arsenal d'armes, etc., etc.

Détruits, mais pouvant être réparés.

Les combles des églises Saint-Pierre-le-Jeune, Saint-Pierre-le-Vieux, Saint-Nicolas-Toussaint, Saint-Guillaume, et en général toutes les églises.

La mairie.
Sculptures et combles de la cathédrale, orgue
Réparations douteuses de l'église Saint-Amélie, les portes historiques de la ville, telles que porte nationale, porte de Pierre, Contade, etc., etc.

12,000 personnes plus ou moins atteintes dans leur fortune, par suite du bombardement, dont 1,700 familles sans abri.

2,000 personnes environ, non militaires, tuées et blessées pendant le bombardement.

On évalue, d'après diverses appréciations, au chiffre de 20 à 25,000 les malades et les morts, par suite de frayerie, de séjour dans les caves et d'épidémies.

LES PRISONNIERS FRANÇAIS EN ALLEMAGNE.

A la fin du mois de septembre, les armées allemandes avaient fait prisonniers 3,577 officiers et 153,700 soldats français, tués ou blessés. Elles avaient pris, à la même époque, 2,100 canons et 56 aigles.

Dans le courant des deux mois d'octobre et de novembre, les chiffres ci-dessus se sont élevés à 10,067 officiers, 303,842 soldats, prisonniers de guerre, non blessés, 4,130 canons, dont 120 mitrailleuses et 112 aigles.

Le nombre total de prisonniers se divise ainsi : Capitulation de Sedan, 3,289 officiers et 104,750 soldats ; reddition de Laon, Toul et Strasbourg, 288 officiers et 18,950 soldats (non compris 22,000 malades et blessés) ; reddition de Schelestadt, 2,400 hommes ; de Neuf Brissach, 5,000 ; de Soissons, 4,000 ; de Verdun, 4,000 ; prisonniers devant Paris, 3,500 ; par le corps d'armée de Werder, 1,500 ; enfin 500 officiers environ et 7,700 soldats qui sont sortis guéris des divers lazarets et ont été transportés dans les dépôts des prisonniers, ou pour ce qui concerne les 500 officiers, qui ont été pris dans les places nommées plus haut.

Les prisonniers de guerre français ont été répartis comme il suit dans le royaume de Prusse :

	OFFICIERS.	SOLDATS.
Province Rhénane.....	2,700	61,200
Province de Saxe.....	1,300	47,150
Westphalie (et Wex).....	740	27,500
Posen avec Glogaw.....	550	24,400
Poméranie.....	170	21,100
Silésie.....	610	20,500
Province de Prusse.....	200	16,360
Brandebourg.....	250	7,200
Les autres provinces (qui n'ont pas de forteresses).....	1,450	4,000

Dans la confédération du Nord, chacun des Etats a reçu, proportionnellement à sa grandeur, un certain nombre de prisonniers de guerre. Les trois villes hanséatiques font seules exception ; elles n'ont aucun soldat prisonnier, mais en revanche elles sont pourvues d'une plus grande quantité d'officiers. Dans le midi de l'Allemagne ont été transportés 334 officiers et 40,886 soldats, dont la moitié pour la Bavière, un quart pour le Wurtemberg, le reste partagé entre Bade et la Hesse Sud.

Il serait difficile de donner un compte détaillé de tout le "butin de guerre" tombé entre les mains des armées allemandes depuis le commencement de la campagne, soit sur les champs de bataille, soit dans l'intérieur des places. Voici seulement des chiffres à cet égard : Dans Sedan, ont été pris 815 voitures de munitions, 54 affûts, plus de 100 caissons, 355 voitures de train, 61 forges de campagne, 57,000 fusils, 4,800 sabres de cavalerie, 900,000 cartouches d'infanterie, 60,000 boulets pleins, 50,000 boulets creux, grenades et cartouches à mitraille ; dans Metz, 1,400 affûts, 1,000 caissons, 2,000 voitures, 100,000 fusils, 290,000 kilogrammes de poudre ; plusieurs petites places ont aussi livré un matériel de guerre relativement considérable : dans Schelestadt, par exemple, on a trouvé 120 affûts, 6,000 fusils, 660 tonnes de poudre, etc., etc.

Il faut remarquer que tout ce matériel de guerre tombé entre nos mains, s'il constitue une grande perte pour les Français, n'est qu'un médiocre gain pour nos armées : notamment la masse de voitures, de canons et de munitions qui a été prise, n'a pas d'autre valeur pour notre artillerie que celle du bois et du fer.—*Moniteur Prussien*.

M. Cathelineau a refusé de prendre son siège à la Chambre d'Assemblée Nationale comme député des Bouches-du-Rhône, ne voulant pas se séparer, à présent, de ses compagnons d'armes ; il a déclaré aussi qu'il ne pourrait pas consentir à traiter avec les envahisseurs, puisqu'il désire conserver à la France son intégrité.

Un individu sollicitait depuis longtemps le général Jackson de lui donner une situation. Le général s'impatientant finit par lui dire : que tout ce qu'il entendait dire n'était pas de nature à Pengag r à lui donner cette situation.

Eh ! bien, général, lui répondit l'autre, si j'écoutais tout ce que j'entends dire du Président des Etats-Unis, je ne le croirais pas beaucoup digne de la haute position qu'il occupe. Il est bon de dire que le général Jackson était alors Président.

NOUVELLES ET FAITS DIVERS.

Dans les comtés unis de Drummond et Arthabaska, la difficulté sera entre M. Laurier et M. Hemming.

Dans le comté de Portneuf, le Dr. LaRue est à peu près sûr de sa réélection.

M. Dugas a fait le tour du comté de Montcalm et il offre de nouveau ses services, mais M. Jos. Dufresne, député fédéral, songe à prendre les deux mandats et M. Dufresne est un joueur redoutable.

Dans Mégantic, il paraît que M. Irvine va promettre de ne point se porter candidat aux élections fédérales et qu'à cette condition il sera élu unanimement pour la chambre locale.

Dans le comté d'Yamaska, M. Chs. Gill est toujours le candidat qui paraît avoir le plus de chance de succès. On assure en même temps que M. Fortier songerait à se retirer de la vie publique.

M. A. Renaud, MP., écrit au *Moniteur Acadien* et insiste sur l'importance pour le nouveau gouvernement du Nouveau-Brunswick de donner un portefeuille à un représentant de l'élément français.

On parle de M. Félix Adolphe Toupin, marchand, de St. François du Lac, comme devant se porter candidat aux prochaines élections pour la chambre locale.

M. J. D. Brousseau, député du comté de Portneuf à la Chambre des Communes, est nommé Conseiller Législatif de Québec, à la place de l'Hon. M. Panet, récemment élevé au poste de sénateur.

Un bien triste accident est arrivé, vendredi, aux Ecureuils. Le fils de M. Paquet, le conducteur du moulin de M. Sewell, en voulant ajuster une courroie, s'est laissé prendre par la roue et a passé 20 fois dans un espace qui n'a que 14 pouces d'épaisseur, avant qu'on ait pu arrêter le moulin. Quand on put le dégager, il était dans un état effrayant à voir. Cependant il a vécu jusqu'au lendemain matin.

Le télégraphe nous annonçait, l'autre jour, un grave accident, arrivé à Saint-Louis, Missouri, par suite d'une explosion d'un engin à vapeur, qui avait fait plusieurs victimes. Nous regrettons d'apprendre que parmi ces victimes, se trouve un jeune Canadien, âgé de 27 ans, du nom de Onézime Côté, natif de Saint-Augustin. Ce jeune homme était aux Etats-Unis depuis 5 ou 6 ans. Son corps, que sa famille fait venir à Québec, est attendu demain.

Une attaque du caractère le plus brutal a été commise, le 11 sur la personne d'un vieillard de 76 ans, par deux individus qui sont en ce moment entre les mains des autorités, et qui vont, nous le souhaitons, recevoir la punition qu'ils méritent. Vers 8 heures et demi, un nommé Bertrand, charretier, demeurant rue Nouvelle, faubourg Saint-Louis, arrivait à sa résidence, lorsque deux vauriens, nommés Giroux et Trudel, se jetèrent sur lui et le battirent cruellement. Etourdi par cette brusque attaque et par les coups qui pleuvaient sur lui, ce pauvre vieillard n'eut pas le temps d'appeler au secours, et les deux assaillants le laissèrent étendu sans connaissance sur le sol, après lui avoir enlevé son porte-monnaie et un mouchoir.

Bertrand revint bientôt à lui, et eut la force de se traîner jusque chez lui, où il raconta à sa famille l'attaque dont il venait d'être la victime ; le pauvre homme avait le visage couvert de sang. On informa aussitôt la police, et le capitaine Voyer, sur les indications du blessé, descendit du côté de la petite rue Saint-Joseph, qui est ordinairement le refuge de ces sortes de gens. En chemin, il avisa deux individus qui se querellaient. Ayant prêté l'oreille, il entendit qu'il s'agissait d'un porte-monnaie. Comme il n'y avait que 22 sous, l'un accusait l'autre de l'avoir vidé à son profit. Quelques minutes plus tard, nos deux filous étaient conduits au poste par six hommes de police.

Un homme marié, qui vivait depuis quelque temps avec un prostitué, est parti pour les Etats-Unis, la semaine dernière, avec tout l'argent que sa belle avait en banque. Il avait su si bien se gagner la confiance de cette femme qu'elle lui avait donné des pouvoirs généraux de procureur. Il n'eut rien de plus pressé que de se servir de cette procuration pour mettre la main sur \$6,000 qu'elle avait acquises si honnêtement. C'est bien triste.

On écrit d'Ottawa au *Constitutionnel* :
"Je tiens d'une personne parfaitement en position d'être renseignée avec exactitude, une curieuse histoire. Comme on s'en rappelle, la chambre locale d'Ontario n'a terminé sa session qu'à l'ouverture des chambres fédérales. Le gouvernement d'Ontario avait décidé de faire les élections tout de suite, mais la chose avait transpiré et la rumour était tombée dans le domaine public. Alors M. Sandfield Macdonald, qui tenait à prendre ses adversaires, fit le malade et se renferma chez lui, après avoir eu soin de donner aux journaux avis de sa maladie. On se dit alors que les élections ne pourraient pas se faire à présent, le premier ministre étant gravement malade. Pendant ce temps-là M. Sandfield Macdonald travaillait avec plus d'ardeur que jamais et préparait, dans son cabinet, les batteries d'élection, et lorsque ses préparatifs ont été terminés, il a lancé comme une bombe la nouvelle que les élections se feraient au bout de trois semaines.

"Cette histoire est authentique, j'en réponds."
—A Ontario, plusieurs des principaux membres de la chambre fédérale se présentent aussi pour la chambre provinciale, entre autres M. Mackenzie, M. Blake, M. McDougall.

Un représentant d'outre-tombe.—La *Décentralisation* de Lyon nous fait connaître un joli incident qui vient d'égarer le chef-lieu du Rhône.

La scène se passe dans un club.
Un orateur au regard inspiré : "Citoyens, moi je fais une motion. Sapez-vous qui qu'il faut porter ici à Lyon ? Un homme qu'a toujours aimé le peuple, qu'a travaillé pour le peuple, qu'a sué, qu'a transpiré pour le peuple. Je veux parler de Jacquard ! mais il est mort !"
"Ça ne fait rien ! N'avons-nous pas à Lyon son statue ?"

Un des derniers numéros du *Charivari*, journal parisien illustré, représente une foule immense d'Allemands s'en retournant dans leur pays tous chargés d'horloges volées. Au bas de l'illustration le rédacteur écrit : "Vous avez beau emporter toutes les horloges qui se trouvent en France, vous n'empêcherez point l'heure de la vengeance de sonner."

NAISSANCE.

A Ste. Anne d'Yamachiche, P. Q., lundi, le 6 du courant, la Dame de M. Léon L. Desaulniers, une fille.

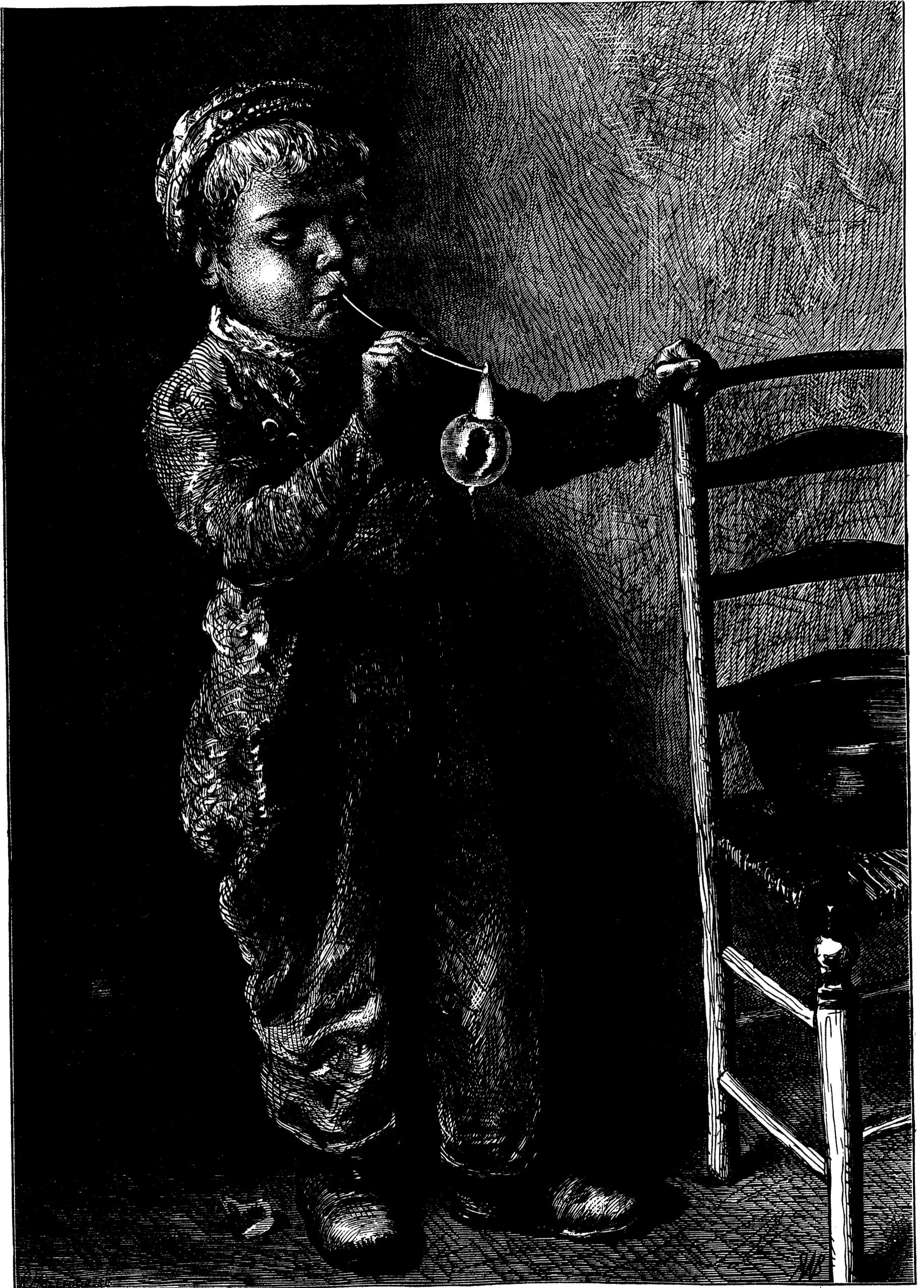


Grand-Duc de Hesse. Duc de Saxe-Altenburg. Duc de Saxe-Meiningen. Duc de Brunswick. Duc de Saxe-Cobourg.
 Roi du Wurtemberg. Empereur Guillaume. Roi de la Bavière. Roi de Saxe.
 Grand-Duc de Saxe-Weimar.* Grand-Duc de Mecklembourg-Schwerin. Grand-Duc de Mecklembourg-Strelitz. Grand-Duc de Bade.
 Grand-Duc d'Oldenbourg. Duc Leopold d'Anhalt.

LES SOUVERAINS DE L'ALLEMAGNE.



DISCUSSIONS POLITIQUES SUR LE BOULEVARD MONTMARTRE, PARIS.

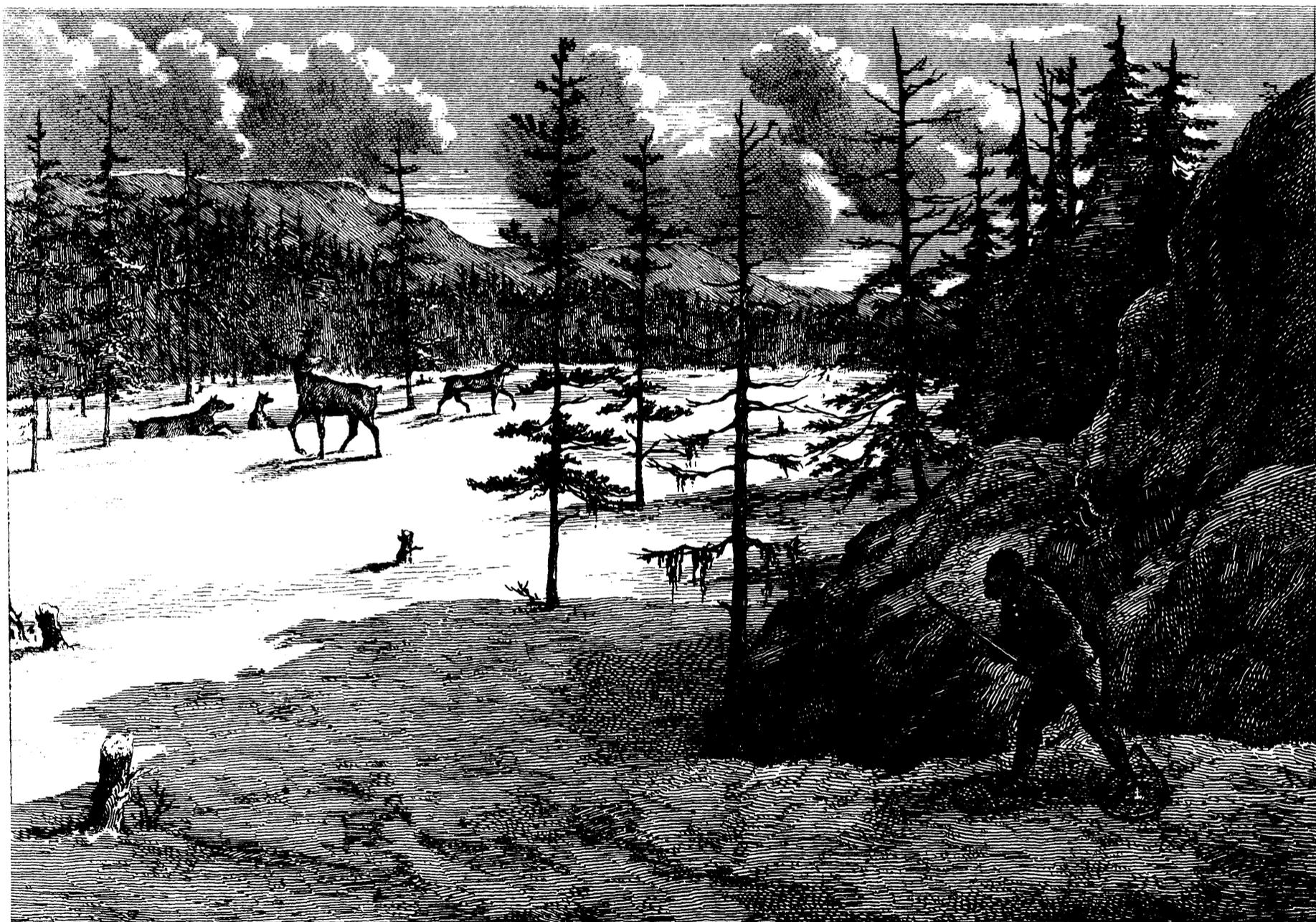


LA BULLE DE SAVON.

LE LABRADOR



MANIÈRE DE PRENDRE LES LIEVRES. D'APRÈS UN CROQUIS DE M. N. TETU.



CHASSE AU CHEVREUIL. D'APRÈS UN CROQUIS DE M. N. TETU.

AVIS.

Nous avons besoin des Nos. 8, 9, 10, 11, 33, 34, 35, 36 et 37 de la 1ère année de l'Opinion Publique.

Notre agent M. Dorion, collectera lundi prochain, et les jours suivants, dans les quartiers St. Joseph, St. Antoine et St. Laurent.

L'OPINION PUBLIQUE.

JEUDI, 23 MARS, 1871.

SACRE DE L'ARCHEVEQUE.

Dimanche, a eu lieu à Québec ce mémorable événement. Deux cents prêtres, huit évêques, la société la plus distinguée de Québec et une foule immense en ont été témoins, et les catholiques du Bas-Canada tout entier y étaient par la pensée. L'éclat de cette fête a été digne de l'Eglise, du pays et du prélat dont l'avènement est considéré comme un bonheur dans les circonstances actuelles pour la religion et la patrie. Ceux qui le connaissent disent que ce sera un grand évêque et un grand citoyen, un large cœur et une large intelligence—le digne successeur des Laval et des Plessis. Dans ce pays où la religion exerce tant d'empire, l'archevêque doit être non seulement remarquable par le zèle et la sainteté, mais encore par l'érudition, la hauteur de vues, la connaissance du cœur humain, le patriotisme et la sagesse. Mgr. Baillargeon savait cela, et voilà pourquoi il a fait promettre à son ami, avant de mourir, de recueillir la succession. Le regretté défunt ne pouvait mieux couronner sa noble existence.

Nous publions à la hâte les principaux faits de cette journée. L. O. D.

« La croix pastorale qui a été donnée à l'Archevêque est un ouvrage vraiment artistique exécuté par M. Cyrille Duquet, de Québec.

« L'escarbonec qui est placée au centre est fort jolie. Il y a une perle blanche à chacune des extrémités de la croix. La croix et la chaîne sont en or massif qui provient des mines de la Chaudière. L'anneau pastoral était un fort beau présent du digne frère de l'Archevêque, M. le juge Taschereau.

« Presqu'à la fin de la solennité, Mgr. Langevin monta en chaire et prononça un magnifique sermon.

« Le Rév. M. Thomas Hamel, Recteur de l'Université Laval et Supérieur du Séminaire, les RR. MM. Casault, Mailloux, Proulx et Dominique Racine, curé de Chicoutimi, ont été faits grands-vicaires par l'Archevêque. On regarde surtout la nomination de M. Hamel comme ayant une signification particulière dans les circonstances. Les évêques des autres diocèses et leurs Grands-Vicaires résidant avec eux sont aussi faits Grands-Vicaires par l'Archevêque.

« Le mandement d'entrée de Mgr. Taschereau a été lu au prône. L'Archevêque parle en termes excessivement favorables du Séminaire et de l'Université. »

ÇA ET LÀ.

L'évêque de St. Hyacinthe adressait il y a quelques jours, aux prêtres de son diocèse, une circulaire dans laquelle il émettait des propositions évidemment contraires à celles du *Nouveau-Monde*, de *L'Ordre* et du *Journal des Trois-Rivières*, sur les questions religieuses soulevées par ces journaux, et niait l'utilité et l'efficacité de la presse dans ces questions qu'il disait être du ressort de l'autorité ecclésiastique.

Le *Constitutionnel* s'emparant de cette circulaire la lançait, quelques jours après, dans le public. Grand émoi dans la population surtout en certain lieu! Que faire? *L'Ordre* trancha la question par un article virulent contre l'évêque. Mais pour tirer plus à son aise sur l'autorité ecclésiastique, il feignit de croire que cette circulaire, publiée par le *Constitutionnel* et *L'Événement*, était un document faux, que l'évêque n'avait pas écrit et ne pouvait pas écrire. C'était peu délicat envers des confrères; mais ce qui nous intrigue le plus dans toute cette affaire, c'est de savoir comment on concilie ses principes avec sa conduite et les paroles du lendemain avec celles de la veille.

Voilà un évêque accusé d'approuver certaines doctrines dans le but de faire la cour aux hommes du pouvoir! Que faire et que penser en pareille circonstance? Comme *L'Ordre* et le *Nouveau-Monde* sont des journaux qu'il faut croire à tout prix dans le diocèse de Montréal, et que de l'autre côté il s'agit d'un évêque, certaines personnes vont se trouver dans un grand embarras.

Quand on pense que nous avons failli être écorché tout vif pour avoir osé faire une plaisanterie aux dépens du *Nouveau-Monde*, et que *L'Ordre* nous a blâmés pour avoir permis à quelques personnes de discuter la question de l'enseignement dans notre journal!

Evidemment la terre tourne, trop même.

La démonstration des zouaves pontificaux en l'honneur de leurs frères d'armes tombés sur le champ de bataille a illustré le 14 mars. C'était une de ces choses dont le souvenir reste. Le chant, la musique, les décorations, la présence de deux évêques et d'une cinquantaine de zouaves en costume, tout était là pour rehausser l'éclat de cette belle cérémonie. Un magnifique monument funéraire aux couleurs de la France attirait tous les regards. L'abbé Chabert, qui s'était chargé de l'ornementation, mérite de grands éloges.

Mais l'événement de la soirée a été le sermon de M. Colin. Nous avons déjà eu l'occasion de rendre hommage au talent de ce jeune prêtre, mais nous croyons qu'il s'est surpassé cette fois, si la chose est possible. Le discours qu'il a prononcé, le 14, est un véritable chef-d'œuvre. Nous avons cru que la foule ne pourrait retenir son enthousiasme, et certes il aurait fallu peu de chose pour faire éclater les applaudissements.

C'était sans doute une de ces circonstances qui donnent des ailes au talent et font jaillir du cœur les plus vives inspirations; mais ne réussit pas qui veut à en tirer tout le parti désirable. Le discours de M. Colin aurait brillé devant n'importe quel auditoire du monde.

La *Voix du Golfe* vient de publier un excellent écrit pour dénoncer les parjures qui infestent les cours de justice et engager les législateurs et les juges à mettre tout en œuvre pour faire disparaître ce fléau. Il déplore que la loi ne permette pas de poursuivre ces offenses comme les autres au nom de la couronne.

Il a raison; avec le système actuel, les innocents sont souvent en butte à la malice et à la vengeance, pendant que les véritables coupables échappent. Il rend en même temps hommage au talent du juge Casault et aux efforts qu'il fait pour réprimer ce désordre honteux.

Les Irlandais ont célébré leur fête nationale, le 17, avec enthousiasme et succès comme toujours. La procession, le concert et le dîner donné, le soir, ne laissent rien à désirer.

Ce dîner organisé par les membres de l'Institut Canadien Irlandais fut un véritable succès. Son honneur le nouveau maire Coursol y assistait ainsi que M. Dart, consul des Etats-Unis et M. Ryan, membre du parlement. M. Quinn, avocat de cette ville présidait; il s'acquitta de sa tâche avec distinction. Les santés étaient trop nombreuses; mais les discours furent tous remarquables. Lorsque nous partîmes, son honneur le maire, M. Dart, M. M. Curran, Buckley, O'Hara et Saddler avaient pris la parole et il restait encore plusieurs santés.

Les membres de l'Institut Irlandais peuvent se glorifier de leurs succès oratoires. Ils ont démontré une fois de plus que tous les Irlandais naissent, par la grâce de Dieu et la coutume, orateurs. Ils ont le cœur, le *pectus*, l'imagination et ce timbre harmonieux qui fait de leur gosier une boîte de musique.

M. Curran est un jeune avocat de cette ville. Il a déjà fait ses preuves et tout le monde lui a déjà prédit souvent un avenir brillant, s'il sait profiter de ses talents. Avec de l'ambition et du travail il deviendrait un des hommes les plus distingués de la population irlandaise, un homme nécessaire.

M. Buckley est poète, on le voit, et il parle bien.

M. O'Hara est un employé à la douane, qui trouve moyen de cultiver les fleurs de la rhétorique au milieu des boucauts de melasse et des balles de marchandises. Il parle très-bien.

M. Saddler est le fils de madame Saddler, femme de lettres dont les écrits sont bien connus. Il n'est pas étonnant qu'il soit si distingué dans son langage et ses manières.

L. O. D.

REVUE PARLEMENTAIRE.

L'opposition a été battue sur la question d'arbitrage par une grande majorité. L'amendement de Sir George qui a pour but de laisser la question pendante jusqu'à ce qu'une décision du conseil privé intervienne a été accepté. Les résolutions des honorables Holton et Dorion pour saisir le parlement fédéral de cette difficulté ont été par conséquent repoussées.

Le tarif et les subsides ont occupé la chambre le reste de la semaine. Il ne s'est rien passé de remarquable.

REVUE ÉTRANGÈRE.

Les dépêches de la semaine ne parlaient que des ovations magnifiques faites au roi Guillaume en route pour sa capitale, ou il est entré au milieu d'un enthousiasme extraordinaire, et des efforts du gouvernement de M. Thiers pour rendre la paix et l'ordre à la France.

Mais, lundi matin, elles nous annonçaient la triste nouvelle auquel nous nous attendions depuis longtemps: la révolution, l'émeute, la guerre civile à Paris. La France n'a pas assez souffert, il faut que les socialistes, comme des oiseaux de proie, lui dévorent les entrailles. En présence de ces faits honteux, on n'a pas la force de parler.

Voici les dépêches:

Paris, 18, soir.—Le général Féron, avec 300 hommes, a bloqué Montmartre. Plusieurs officiers ont été faits prisonniers. Une foule considérable de nationaux entourait la colline.

Londres, 19.—Le Président Thiers a lancé une proclamation pour faire un appel à la raison et au patriotisme des citoyens de Paris, pour conserver l'ordre. Il déclare que par des actes de violence et de révolte, on pourrait mettre la République en danger, et que le gouvernement prendra à tout hasard les mesures nécessaires pour réprimer tout désordre.

Plus tard, 3 hrs. a.m.—Les événements de la nature la plus déplorable se sont produits, et la situation devient d'heure en heure plus grave.

Le gouvernement a envoyé un détachement de troupes et de gendarmes pour occuper les positions des insurgés à Montmartre.

Un nombre considérable de canons furent transportés et les gendarmes firent quelques 400 prisonniers. Dans la matinée, les gardes nationaux de Belleville et de Montmartre, avec plusieurs officiers des armées, arrivèrent sur la scène et remirent les prisonniers en liberté.

A dix heures, un sérieux conflit eut lieu sur la place Pegalle. Des artilleurs et des chasseurs furent entourés par la populace furieuse. Un lieutenant de chasseurs en s'efforçant de se dégager de la foule tira son sabre et fut immédiatement jeté à bas de son cheval et tué. Une mêlée s'ensuivit dans laquelle un artilleur et deux nationaux furent tués, mais le combat cessa bientôt.

A onze heures, plusieurs bataillons de la garde nationale se dirigèrent sur Montmartre en criant: Vive la République!! On ne pouvait voir en ce moment un seul soldat régulier ni un seul gendarme.

Tous les nationaux bien approvisionnés de cartouches semblaient décidés à maintenir leur position. Le but des insurgés n'est pas encore défini. Pour le moment, ils veulent résister au gouvernement. La foule à Montmartre et à Belleville est unanime dans ses clamours contre l'assemblée de Bordeaux et demande sa dissolution et l'élection de nouveaux députés qui siègeraient à Paris.

A six heures, samedi matin, l'agitation se continuait. Les troupes ont été retirées des faubourgs où la populace semblait être si hostile.

Londres, 19.—Une dépêche mande que Vinoy a été tué par les insurgés, mais on n'ajoute pas foi à la nouvelle.

Les généraux Lecomte et Clément Thomas ont été exécutés par les insurgés.

On dit aussi que Chanzy a été fusillé.

ETATS-UNIS.

Dans les hauts cercles officiels ont dit que la Haute Commission conjointe n'a pas encore discuté la question des réclamations de l'Alabama, et qu'elle s'est occupée jusqu'ici de la question des pêcheries et autres questions concernant nos relations avec le Canada.

ANGLETERRE.

Londres, 17.—Le protocole des procédés concernant la question de la Mer Noire sera transmis à la chambre des Communes ce soir. Ces procédés sont signés par les représentants des sept puissances.

La Conférence a fait quelques modifications au traité de Paris.

L'hon. M. Chauveau vient de recevoir encore un coup terrible dans ses affections. Mademoiselle Flore Chauveau, sa fille aînée, est morte, la semaine dernière. La maladie a été si prompte que M. Chauveau n'a pu arriver assez tôt pour recueillir son dernier soupir. L'événement fait en ces termes l'éloge de la défunte:

« Intelligence supérieure, cœur délicat et fier, Mlle Chauveau joignait à l'esprit le plus distingué, l'érudition la plus solide et la plus variée. Sa conversation pleine d'agréments et remplie de saillies, était celle d'une femme sérieuse et accomplie. Elle était fort au courant de tout ce qui peut séduire un esprit curieux, dans les livres de science dans la société, et elle en causait avec grâce et enjouement. Elle était l'amie, la confidente de son père. Sa mort laissera dans notre société un vide difficile à combler, et causera à toutes les personnes qui avaient eu occasion d'apprécier la rare distinction de son caractère, les plus vifs regrets. »

RIVIERE-ROUGE.

Encore des troubles et des dangers dans cette contrée; cette fois ce sont les volontaires que nous avons envoyés pour y mettre l'ordre et la paix, qui font la révolution! Oui, mais ce sont des Anglais! alors c'est différent.

Samedi, le 18 février, vers 5 heures, les soldats du bataillon d'Ontario allèrent, au nombre de plus de cent, enfoncer la prison et délivrer un des leurs qui était prisonnier. Un de leurs officiers, le major Wainwright, voulut les arrêter; ils le sifflèrent et passèrent outre. Arrivés à la prison, ils demandèrent le prisonnier au capitaine Williers, chef de police. Ce dernier refusa. Aussitôt, ils se précipitèrent contre la porte, armés de haches, firent sauter les cadenas, pénétrèrent dans la prison et sortirent le prisonnier, nommé J. Hermann, ainsi qu'un autre détenu, non militaire, du nom de Willigan. Ils se mirent ensuite à pousser des vociférations contre M. H. Clarke, P. G., et délibérèrent s'ils devaient aller l'assaillir chez lui. Quelqu'un de la bande parvint à dissuader les autres de ce projet. Alors ils reprirent le chemin du Fort en poussant des hurras frénétiques. Le colonel Jarvis les rencontra et voulut les arrêter, mais ils le sifflèrent. Rendus au Fort, le colonel leur exprima tout l'odieuse de cette démarche qui l'humiliait beaucoup. Il demanda à connaître les chefs de cette émeute, l'un d'eux s'avança et dit: c'est moi. Ce dernier était le tambour major Lee. Le colonel commanda à un caporal de le mener à la garde. Il dit qu'il irait si ça lui plaisait.

Dans le même temps, ou quelques instants après, un caporal, du nom de Stevenson, déchargea sa carabine sur son officier. La balle manqua l'officier, atteignit un soldat du nom de Thompson, et le traversa de part en part. On ne croit pas qu'il en revienne.

M. Fabre, rédacteur de l'*Événement*, donne une lecture, mercredi soir, à l'Institut des Artisans de cette ville sur la Confédération, l'Indépendance et l'Annexion. Cette nouvelle fait sensation à Montréal. Le prix d'entrée est de 25 centins.

Notre journal était sous presse, lorsque nous avons reçu un compte-rendu de la conférence de M. Fabre à Québec. Notre distingué correspondant fait un grand éloge de cette conférence. Mais il est trop tard pour publier sa lettre.

LES LIÈVRES.

Cette gravure représente la manière dont les habitants du Labrador prennent les lièvres. Nous n'avons pas besoin de l'expliquer, elle parle d'elle-même.

LES PERDRIX BLANCHES.

L'une de nos gravures du dernier numéro de notre journal représentait la manière dont les indigènes tuent cette espèce de gibier. Outre le fusil, dont ils se servent comme nous et qui nous paraît le moyen le plus simple et le plus expéditif de faire la chasse, ils se servent de fouets d'une longueur démesurée. Les perdrix frappées du bout de ces fouets à une grande distance tombent mortes, étourdies ou enlacées.

Un correspondant de la Rivière-Rouge écrit au *Nouvel-Monde* une correspondance dans laquelle, après avoir parlé des craintes simulées des fanatiques, il démontre que les Anglais et les protestants ont trouvé plus de protection dans le gouvernement et plus de libéralité dans la population qu'ils paraissent en espérer. Voici ce qu'il dit :

Eh! bien, oyez, oyez, le lieutenant-gouverneur est écossais; sur cinq ministres quatre sont anglais, écossais ou irlandais, un seul est canadien-français; sur deux orateurs, un au moins sera de la langue d'Ontario, sinon les deux: les deux greffiers des deux chambres sont deux Anglais, deux anciens journalistes (saluez), MM. Spence et St. John, ce dernier est en outre correspondant du *Globe*.

Dors-tu content, ô Brown....

Ce n'est pas tout. Non-seulement nous avons fait venir des hommes d'ailleurs pour les placer à notre tête; non-seulement nous acceptons, jusqu'à nouvel ordre, un cabinet et une administration civile dans la composition desquels il n'entre qu'un ou deux des nôtres, mais encore sur douze comités nous appartenant exclusivement, nous avons élu quatre Anglais, MM. John McTavish, Angus McKay, H. J. Clark et George Klyne. Les amis et civilisés du *Globe* n'en ont assurément pas fait autant.

Ce n'est pas tout. A quelle législation provinciale a été empruntée la loi électorale qui a présidé à nos élections? Est-ce au Bas-Canada ou à la Nouvelle-Écosse? Que le *Globe* réponde.

La capitale de Manitoba, ou plutôt la prairie destinée à être le siège de notre capitale, aurait pu être fixée par nos députés à la Rivière-Sale, centre géographique de la province; au lieu de cela nous en avons laissé le choix à nos frères les Anglais.

Plus que cela. La constitution de Manitoba nous attribue deux sénateurs et quatre députés aux Communes fédérales; il est probable que nous compterons un des nôtres au Sénat, et encore risquons-nous d'y voir appelé un employé subalterne de la Compagnie de la Baie-d'Hudson. Mais sur les quatre députés (que le *Globe* admire encore ici notre largeur d'idées et notre confiante générosité), nous pourrions assurément élire trois des nôtres, c'est-à-dire contrôler les comités de Silkirik, Marquette et Provancher; eh! bien, nous n'en prendrons qu'un, celui de Provancher. Dans les deux autres, nous allons confier notre mandat à MM. Donald Smith et Angus McKay, le premier bourgeois de la Compagnie de la Baie-d'Hudson (laquelle ne s'oublie pas) le second métis écossais. Nos ennemis du *Globe* nous tendront-ils compte de ce nouveau trait?

Encore. Le correspondant du *Globe* ment effrontément et impudiquement quand il parle de M. Riel déguisé en ecclésiastique et se rendant à St. Boniface, à l'Évêché, où il demeure un jour entier; le même journal laisse effrontément et insolent imprimer dans ses colonnes, peut-être par le même correspondant, les infamies sur la table si frugale et si sévère de l'illustre et pieux évêque Taché; jamais il ne nous est venu à l'idée de trouver à redire que M. le Lieutenant-Gouverneur n'invitât à peu près que des Anglais à ses dîners du jeudi. Jamais il ne nous a pris envie de questionner la cuisinière de Son Excellence pour savoir si le correspondant du *Globe* allait souvent dîner chez son noble maître. Jamais nous n'avons eu la moindre pensée d'écrire à nos vrais amis, les héroïques journalistes du Bas-Canada, que nous faisons un crime à M. Archibald de ne pas donner de sauterie chez lui sans y inviter M. le Dr. Schultz et autres gens *ejusdem farinae*.

Est-ce tout? Non, J'ai parlé du ministère, des orateurs, des greffiers, des députés à l'Assemblée Législative, aux Communes et au Sénat, des dîners et des bals vice-royaux, hautes sphères de notre société où l'élément métis canadien-français n'entre qu'à doses homéopathiques; j'ai parlé de tout cela sans amertume, sans regret, sans reproches, afin de démontrer au *Globe* qu'il se trompe sur nos tendances et notre caractère. J'aurais dans ces différents matériaux de quoi fabriquer une bonne petite philippique, ou une respectable petite tempête contre les empiétements, les insultes quotidiennes et les injustices de nos frères les anglais, ou certains calculs de haute politique; mais compatriotes et moi aimons mieux envisager les choses par leur bon côté.

Dans la prairie nous tendons d'abord une main amie à l'étranger, Sioux, Cris, américain ou blanc, qui vient planter sa tente en face de la nôtre; s'il trahit plus tard notre confiance, malheur à lui!

Mais, nous direz-vous, et votre Conseil Législatif, comment allez-vous le composer? Nous ne savons, mais il est sûr qu'une certaine liste sur laquelle cette fois encore l'élément français (si envahisseur au dire du *Globe*) devra briller par son absence. Sur sept, à peine en aurons-nous deux: les cinq autres seront des anglais, irlandais ou écossais. Comme pour le reste, il y a des raisons pour qu'il en soit de même.

Et cependant, c'est lorsque la nation métisse française consent ainsi à un effacement quasi-complet dans une organisation politique qui est son ouvrage exclusif, que le *Globe* et ses fanatiques accusent sa demi-sauvagerie et ses farouches empiétements!....

On lit dans une correspondance de Rome :

« Le Pape a remis de sa main aux membres de la députation allemande des pierres des catacombes gravées à son chiffre.

« Parmi les membres de cette députation se trouve un prêtre qui, le soir, se trouvant dans un restaurant, a été insulté. A une table voisine mangeaient cinq Italiens et deux officiers de l'armée. Un des Italiens s'est passé la fantasia de jeter un verre de vin au visage de ce prêtre. Il arrive continuellement à Rome des actes de ce genre, sans doute; mais le prêtre allemand, saisissant sa canne, s'est levé et leur a dit, en bon italien, qu'ils étaient des misérables et des lâches: « Si, au lieu d'un pauvre prêtre inoffensif, vous aviez ici devant vous sept hommes déterminés à vous châtier, vous prendriez la porte au plus vite. » Or, le pauvre prêtre avait trop bonne opinion d'eux; ils ont pris la porte devant lui seul.

« Au dire des membres de la députation, l'Allemande ne tolérera pas l'usurpation de Rome. Un de leurs archevêques tient de Guillaume, ajoutent-ils, cette parole: « Laissez-moi terminer les affaires de France, et je donnerai aux catholiques toutes les satisfactions qu'ils désirent. »

« Le prince et la princesse du Piémont s'occupent beaucoup, celle-ci d'organiser le carnaval, celui-là de cajoler l'armée. Mais le peuple romain leur montre plus que de la froideur. Plus un cri ne s'élève sur leur passage. On ne les salue même pas. Dans les salons romains qui leur sont ouverts et où la

princesse passe les nuits à danser, on est obligé de dissimuler le mépris de l'aristocratie pontificale, qui refuse d'intervenir, en appelant quelques femmes de militaires italiens et des gardes nationaux. C'est à ce dernier titre que l'assassin Tognetti et le rebelle Ajani, meurtriers des zouaves, sont invités et donnent la main à Marguerite. Il se passe, d'ailleurs, dans ces salons et au Quirinal, des scandales sur lesquels je jette un voile épais par respect pour le lecteur. Rien ne doit surprendre de la part de personnages royaux qui oublient leur devoir jusqu'à braver tout sentiment de pudeur envers le monde chrétien, envers le Pape et envers Dieu. Les vertus naturelles elles-mêmes ne sont plus possibles. Marguerite donnera, dans le palais apostolique et dans la salle du Consistoire, deux bals masqués.

« A vrai dire, la conduite de ce couple excommunié afflige profondément Pie IX. On lui prête ces mots: « Dieu ne permet pas que les crimes publics des grands demeurent longtemps impunis sur cette terre, parce qu'il a pitié des âmes et ne veut pas que ces âmes soient scandalisées et ébranlées dans leur foi par le triomphe de l'iniquité. » Pour éviter le châtiement divin, il faudrait que les persécuteurs du Christ fissent des actes de pénitence publique, et n'est-il pas trop tard? »

UN MAIRE FRANÇAIS A OTTAWA.

Carle Tom dit à ce sujet dans la *Minerve* :

« Mais que voulez-vous? je suis devenu sceptique en diable depuis que j'ai contribué par mon vote à l'élection d'un de nos évêques, qui, quelques jours après, s'est posé carrément en adversaire de notre candidat à la mairie, M. Martineau.

« M. Martineau est un Franco-canadien, et nous nous flattons de le voir cette année à la tête de nos petites affaires municipales.—Je dis petites, car, en effet, nous n'avons à payer qu'à peu près quarante piastres d'impôt par année à la Corporation, nous autres, gens de petites ressources.

« Il va sans dire que lorsque nous voudrions avoir de l'eau, des trottoirs et de la police, nous paierons une centaine de piastres chacun.

« C'est une bagatelle, après tout; il y a des gens à New-York qui acquittent à la Corporation pour cinq ou six mille piastres de taxes; il est vrai qu'ils valent quelques millions—ce que nous nous ne valons pas, tant s'en faut—enfin....

•••

« Il y a longtemps qu'Ottawa est servie par des maires de langue anglaise. Elle l'a toujours été. Pour ma part, je croyais le temps venu de placer un petit peu de français à la tête de nos affaires. M. Mosgrove, un de mes candidats, l'a compris, et il s'est efforcé, par tous les moyens possibles, d'assurer l'élection de M. Martineau. »

Nous donnons, à titre de curiosité, l'extrait suivant d'une lettre écrite par un des membres les plus distingués de la colonie française de Saint-Petersbourg :

Rassure toi, la fortune de la France peut changer d'un jour à l'autre du tout au tout. On semble presque totalement ignorer, en Europe, une chose qui est ici à la connaissance de tous.

La haine du czarowich pour tout ce qui est allemand ou d'origine tudesque est étrange, il a purgé son entourage de tout ce qui tient de près ou de loin à la Prusse—son horreur pour les Germais, principalement pour les sujets de son grand oncle Guillaume, va si loin que ceux dont les noms ont une consonnance allemande tremblent de l'approcher. C'est du fanatisme dans la haine.

Il poursuit en ces termes :

L'empereur est condamné depuis longtemps par les médecins. S'il mourait demain, vingt-quatre heures ne s'écouleraient pas avant qu'un ukase proscrivit tous les Allemands de la Russie et moins de deux semaines après le jeune empereur déclarerait la guerre à son vieux oncle de Prusse. Et dire que cela peut arriver demain!

HISTOIRE D'UN TOAST.—Voici un incident qui produit, en ce moment, une vive sensation dans toutes les cours d'Europe: C'était dimanche dernier, à Saint-Petersbourg. Il y avait dîner de gala à la cour. Les princes de la famille impériale, les ambassadeurs des cours étrangères et les grands officiers de la couronne étaient présents.

Au dessert, le czar reçoit une dépêche. Il déchire l'enveloppe, et sa figure, ordinairement impassible, s'éclaircit d'un sourire :

« Messieurs, dit l'empereur, d'une voix retentissante, je vais proposer un toast.... »

Tous les convives se lèvent, puis reprenant, le czar s'exprime en ces termes :

«... Je reçois un télégramme de mon oncle le roi de Prusse qui m'annonce que les armées se sont emparées du Mont-Avon, d'où elles peuvent bombarder efficacement les forts de Paris... Messieurs, je bois à la Prusse et à l'empereur d'Allemagne!... »

Tous les convives lèvent leurs verres. Seul, le prince héritier de la couronne abaisse le sien, le brise froidement sur la table, s'incline respectueusement devant le czar, puis offrant le bras à la grande duchesse sa femme, qui partage tous ses sentiments français, quitte la salle du festin.

Le lendemain, il recevait l'ordre de garder les arrêts forcés pendant huit jours.

La police russe a cherché à étouffer l'affaire, mais tous les français de distinction qui habitent Saint-Petersbourg sont allés s'inscrire chez le grand duc héritier. —Gaulois.

CHASSE DANS L'INDE.

Dans le but d'exterminer, s'il est possible, les tigres et les autres bêtes féroces des forêts de l'Inde, qui pénétrant si souvent dans les districts habités, et y font tant de ravages, le gouvernement des présidences de Bengale, Madras et Bombay a décidé que des primes seraient données aux tuteurs de bêtes féroces. Chaque année, des hommes, des femmes, des enfants et aussi des bestiaux en grande quantité, tombent sous la dent des tigres. Il fallait à tout prix que l'on s'opposât au fléau. Il a donc été offert des primes de 20 à 100 roupies (50 à 250 fr.) par tête ou par peau de tigre, de panthère, de léopard, d'ours ou d'hyène fraîchement tués. Cet encouragement à la destruction des bêtes féroces, donné par les autorités locales, a provoqué la formation de troupes d'individus qui font leur métier de chasser les animaux primés. Les *chékarrees*, comme ils s'appellent, portent le tulwar ou coutelas de chasse, le fusil et la corne de buffle remplie de poudre; ils emploient

encore l'arc et les flèches empoisonnées. Le poison dont ils se servent est tiré d'une sorte de cactus qui pousse spontanément à Java et dans les autres îles de l'archipel Indien. Ce poison est tellement subtil, que tout animal si grand et si fort qu'il soit, frappé d'une flèche empoisonnée, tombe presque aussitôt.

La chasse avec le fusil se fait de préférence la nuit, quand le temps est clair et que la lune est pleine. Alors les chasseurs se placent dans les branches d'un arbre au lieu où ils prévoient que passera l'animal; ils restent à l'affût, et quand la bête se présente ils la saluent de leurs coups de feu. D'autres fois ils se retranchent et attendent, au milieu de la redoute qu'ils ont construite, l'animal qu'on leur signale. Quand il vient rôder aux environs, ils le tirent avec une justesse remarquable et l'étendent roide mort.

Quand il s'agit de prendre vivantes les bêtes féroces, les chasseurs emploient la trappe de grande dimension. Cette machine consiste en une cuisse de bois solide, haute de six pieds et longue de 10 à 11 pieds. Il y a une ouverture à l'une des extrémités pour permettre à l'animal le plus fort de s'introduire dans l'appareil; à l'autre extrémité est une grille en fer solidement fixée. On place un animal de basse-cour au fond de la cage, et quand la bête féroce pénètre pour dévorer l'appau, elle fait fléchir sous son poids un ressort; la porte suspendue perpendiculairement tombe et la bête est prise. En un mot, c'est une vaste soucrière d'Europe qu'on tend aux animaux redoutables de l'Inde. Quand l'animal est pris, la soucrière est placée sur un châssis supportée par des roues en bois; une douzaine de couilles ou plus encore s'attellent au véhicule, et l'entrée triomphale des vainqueurs se fait dans la ville prochaine.

L'HOTEL DE NIORRES.

Suite.

—Précisément! dit le marquis.
—Et vous en devintes fou à lier....
—Comme vous me faites l'honneur de le dire, mademoiselle.
—Et vous l'épousâtes?
—Je l'épousai.
—Je demande une variante! dit le duc de Chartres en riant.

—Elle va venir, monsieur. Ma troisième femme était excessivement volontaire et avait un désir immodéré de visiter la France. J'accédai volontiers à ce désir. Aucun navire en partance n'était à Naples, il fallait aller nous embarquer à Civita. Dans le premier moment, je pensai, à tort hélas! que les autorités romaines m'avaient parfaitement oublié, mais je comptais sans cette chance néfaste qui s'acharnait après moi. Je n'avais pas fait dix lieues dans les Etats pontificaux, qu'un parent de ma seconde femme me reconut, me dénonça.... et je fus pris, jugé et condamné comme la première fois. Mais j'étais parfaitement tranquille. J'écrivis à Florence à mon sauveur, mon illustre médecin et j'attendis patiemment. L'avant-veille de mon supplice, l'excellent docteur arrivait à Rome, et, sans que je sache comment il s'y prit, il me sauvait cette seconde fois comme la première.

—Ah! s'écria le duc, voilà un médecin habile et je voudrais pardieu bien le connaître.
—Rien de plus facile, monsieur.
—Serait-il en France?
—Il est à Paris.
—Et il exerce la médecine?
—Non! il vit paisiblement, heureux et calme, cachant son nom italien devenu illustre dans son pays, sous un pseudonyme modeste et éminemment français.
—Bref, il se nomme?
—M. Roger.

—Et je pourrai le voir?
—Des demain, si Votre Altesse le désire.
—Et il m'affirmera que vous avez été pendu deux fois?
Le marquis se leva sans répondre, défit sa cravate, rabattit le col de sa fine chemise de batiste et se baissant devant le prince :

« Voici deux témoignages de la véracité de mes paroles, dit-il, regardez, monsieur! »

Effectivement un double collier entourait le cou de l'Italien. La chair était meurtrie, rongée, usée pour ainsi dire, et deux traces indélébiles attestaient bien la pression de la corde.

Chacun regarda avec étonnement. Jusque-là on avait pris le récit du signor Camparini pour une plaisanterie joyeuse et personne n'y avait ajouté foi, mais en présence de ces stigmates du supplice, le doute n'était plus permis.

« Ah ça! dit le duc de Chartres, vous avez donc été réellement pendu? »

—Deux fois, oui, monsieur, répondit l'Italien.
—Et à la suite de votre seconde pendaison, que devintes-vous? »

—Je quittai l'Italie et je m'embarquai pour l'Espagne. De là je gagnai la France, toujours par mer, et en débarquant à Brest, la première personne que je rencontrai fut la Madone, ma première femme, la cause de tous mes maux. Elle était plus jolie que jamais; je n'ai jamais eu de rançune; je lui racontai mes histoires, elle rit beaucoup d'abord, me plaignit un peu ensuite et.... que vous dirai-je? J'oubliai son mauvais caractère. Nous pensâmes que l'avenir devait réparer le passé.... nous renouâmes les chaînes de l'hymen un moment brisées.

—Ah! bravo! voilà une jolie fin! s'écria Lauzun en riant aux éclats.

—Le ciel lui-même sembla vouloir nous protéger, reprit le marquis, en nous envoyant ce témoignage de sa bénédiction. Un enfant vint resserrer des liens que désormais rien ne pouvait plus anéantir.

—Hein! fit le comte de Sommes qui n'avait encore rien dit. —Vous ignoriez que j'avais un fils? demanda le marquis sans paraître remarquer la stupéfaction qui se peignait sur le visage de son ami. Hélas! bien d'autres que vous l'ignorent, mon cher comte. Les peines infamantes subies par moi en Italie m'interdisaient de donner mon nom à mon fils, et j'eus la douleur de ne pouvoir le reconnaître suivant les lois françaises; mais des actes dûment dressés et parfaitement en règle, m'autorisent à dire que cet enfant de la Madone est bien mon fils.

Le comte baissa la tête sous le regard ardent que lui lança le marquis en achevant ces mots.

« Plus tard, reprit celui-ci, je fus assez heureux encore pour assurer, un jour à venir, la fortune de cet enfant. Il y avait alors à Brest un jeune magistrat auquel j'avais sauvé la vie jadis, et qui, ne pouvant me faire accepter la moindre marque

de sa gratitude, voulut assurer par un acte... Mais, s'interrompit le narrateur, ceci est en dehors de ce que j'ai à vous conter, messieurs... Peut-être un jour aurai-je à vous rappeler le fait auquel je fais ici allusion... Pour le moment il s'agit de la question que de moi.

—Quoi? dit Lauzun, voudriez-vous vous remarier encore? —Hélas! je suis veuf! —De vos trois femmes? —Oui, messieurs.

—Et vous êtes amoureux? demanda Mlle Duthé. —Comme je ne l'ai pas encore été. Cela m'a pris ce soir en visitant l'hôtel de Soubise.

—Bah! firent les convives en riant de plus belle, car le marquis les amusait tous au point que le souper, contre son ordinaire, n'avait point tourné à l'orgie. —Le nom de la beauté? demanda-t-on.

—Je l'ignore, répondit le marquis; mais quelqu'un de vous, messieurs, pourra peut-être me renseigner. J'étais à l'hôtel Soubise, et en regardant par une fenêtre, j'aperçus dans le jardin d'un autre hôtel situé en face dans la même rue, deux créatures enchanteuses....

—Ah! mon Dieu! fit Mlle Duthé. —Quoi donc? —En face l'hôtel Soubise, de l'autre côté de la rue du Chaume?

—Précisément. —Mais c'est le jardin de l'hôtel de Niorres! Ce sont les nièces du conseiller que vous avez vues.

—Elles sont ravissantes!... —C'est possible; mais je ne vous conseille pas d'épouser l'une d'elles, à moins que vous ne teniez à être veuf une quatrième fois.

—Comment? —Il y a mortalité dans la famille des Niorres." Le marquis regarda la Duthé comme s'il ne comprenait pas. "Au creps, messieurs, dit le prince en se levant de table pour passer dans le salon; le jeu nous attend."

Chacun quitta la table. Il y eut un petit instant de tumulte. Le marquis Campanini s'était rapproché du comte de Sommes, et tous deux demeurèrent les derniers dans la salle à manger.

"Attention! dit vivement l'italien à voix extrêmement basse; j'ai ouvert le jeu, soutiens-moi. Rappelle-toi ce qui a été convenu entre nous. Il est bientôt minuit, il est temps de partir, et il faut que l'un de ces jeunes seigneurs nous accompagne à l'hôtel de Niorres; son témoignage est essentiel. Donc, aux premiers coups du creps, souviens-toi de mes recommandations!"

Le comte avait écouté silencieusement. Il regardait son interlocuteur avec une expression étrange. "Qu'est-ce que cette histoire de la Madone que tu viens de raconter? demanda-t-il?

—Une histoire parfaitement vraie. —Ainsi... tu serais?... —Ton père!" dit froidement le marquis.

Le comte recula d'un pas. L'italien lui saisit le bras. "Si je t'avais révélé cela plus tôt, dit-il, tu aurais gué mes desseins. J'ai dit la vérité ici, ce soir, attendu que cette conversation, recueillie par le duc de Chartres et ses compagnons deviendra d'une énorme importance pour l'avenir, lors du procès que le fils de la Madone aura à soutenir pour l'héritage des Niorres. Tu n'as pas besoin de comprendre, ne cherche pas. J'ai mon plan fait; obéis seulement.

—Mais reprit le comte, pourquoi le récit de ces trois mariages? Pourquoi ce mensonge? —Ce n'en est point un. —Quoi! tout ce que vous avez raconté?

—M'est arrivé. Tout ce que j'ai dit est vrai à l'exception de deux faits: la Madone est bien morte; mais mes deux autres femmes vivent encore. —Elles sont en Italie? —L'une est effectivement à Palerme, dans un couvent; mais l'autre, la dernière....

—Ou est-elle? —A Paris! —A Paris! répéta le comte avec une stupéfaction croissante.

—Oui, et tu la connais. —Moi? —Au creps! cria une voix partie de l'intérieur du salon. —Nous voici, monseigneur!" répondit le marquis en faisant un pas en avant.

Puis, se penchant vers le comte qu'il poussa doucement devant lui: "A l'œuvre! murmura-t-il. Il faut qu'à minuit nous soyons dans les jardins de l'hôtel de Niorres; songe que la barrière la plus solide qui nous sépare encore de la fortune doit tomber cette nuit, sous nos yeux!"

Les deux hommes entrèrent dans le salon. Le marquis ne paraissait nullement ému, et il s'approcha de la table de jeu qu'entouraient déjà les convives du duc, avec cette aisance du grand seigneur qui se soucie peu de risquer sur le tapis vert des sommes suffisantes au revenu de dix familles.

Le comte fit un tour dans la pièce pour se remettre de la sensation terrible qu'il venait évidemment d'éprouver. "Le fils du roi du bague!" murmura-t-il involontairement en lançant un regard dans la direction du signor Campanini.

XV.—Les cadavres.

Aux cris d'alarme qui avaient retenti si violemment dans l'intérieur de l'hôtel de Niorres avait succédé presque aussitôt une clarté subite qui avait inondé le jardin de la lumière la plus vive, et un jet de flammes s'était fait jour à travers les vitres brisées de l'une des fenêtres du premier étage. C'était alors que le marquis d'Herbois et le vicomte de Renneville s'étaient élancés....

Presque aussitôt une double détonation, suivie d'un hurlement furieux, s'était fait entendre dans la direction de la petite porte du jardin, où les deux jeunes gens avaient laissé Mahurée.

MM. d'Herbois et de Renneville s'étaient arrêtés brusquement: une même pensée venait évidemment de leur traverser l'esprit.

Se comprenant mutuellement sans avoir besoin de secours de la parole, tous les deux avaient fait un même bond en arrière, et, escaladant de nouveau la fenêtre du bâtiment des communs, ils s'étaient élancés dans l'intérieur de l'habitation.

Une même réflexion leur avait fait comprendre que pour arriver à celles qu'ils voulaient arracher au danger, la voie la plus courte et la plus sûre était l'intérieur des appartements.

Devinant les étres de l'hôtel avec cette prescience que donnent à ceux qui aiment le dévouement et la passion, ils avaient traversé les cuisines, les vestibules, et avaient atteint les premières marches du grand escalier.

Haletants, épouvantés, et cependant énergiquement résolus, les deux jeunes gens avaient franchi rapidement les degrés qui les séparaient du premier étage.

Les cris avaient cessé dans l'intérieur de l'hôtel, mais un grand tumulte se faisait entendre dans le jardin.

Les flammes, s'élançant avec violence, éclairaient la marche du marquis et celle du vicomte.

Sur le palier du premier étage, trois portes s'ouvrirent à eux: ils hésitèrent un moment.

"Ou sont-elles? s'écria le vicomte. —Blanche! Léonore!" appela le marquis.

Un craquement sinistre répondit seul à cet appel: une cloison s'écroulait à l'intérieur.

Le marquis se précipita sur une porte, et, par un effort désespéré, l'enfonça plutôt qu'il ne l'ouvrit.

Un rouleau de flammes s'étendit brusquement devant les deux jeunes gens. Quand la flamme se courba sous l'action qu'en produisit le courant d'air, on apercevait les profondeurs d'une vaste galerie sur laquelle donnaient plusieurs portes.

Le vicomte et son compagnon, sans hésiter, sans échanger une seule parole, franchirent ce rideau enflammé et pénétrèrent dans la galerie, criant, appelant avec des accents d'angoisse indicibles.

Pas une voix ne répondait à leurs cris. —Elles sont mortes! dit le marquis en devenant pâle comme une statue de marbre.

"Fouillez ces chambres!" répondit le vicomte en forçant l'une des portes. Un tourbillon de fumée s'échappa par l'ouverture et renversa le jeune homme: là encore l'incendie avait un ardent foyer.

M. de Renneville se releva, la chevelure brûlée, et pénétra dans l'intérieur. A peine avait-il fait quelques pas qu'il poussa un rugissement furieux.

Le marquis était près de lui.... En face d'eux, sur un lit déjà à demi consumé, gisait un corps inanimé; les preuves évidentes d'un crime horrible étaient sous les yeux des deux marins.

Ce corps était celui de M. de Nohan, le gendre du conseiller.... Une large plaie déchirait sa poitrine, et un ruisseau de sang coulait sur le tapis....

Sans doute le malheureux avait été surpris dans son sommeil par le meurtrier qui l'avait frappé, car la pose était encore calme, et la mort avait dû être presque instantanée, car le cadavre ne portait aucune trace des convulsions d'une longue agonie.

Le vicomte et le marquis se regardèrent, et un même cri d'horreur s'échappa de leurs lèvres. Tous deux s'étaient penchés avidement sur le cadavre pour interroger les battements du cœur, mais ces battements avaient cessé.

MM. d'Herbois et de Renneville boudirent hors de cette chambre que l'incendie envahissait rapidement, et dont le foyer paraissait être le lit lui-même.

Bravant la fumée qui s'engouffrait dans la galerie, sentant leurs forces physiques se décupler par l'effroyable sentiment qui torturait leur âme, les jeunes gens, dont la respiration sifflante déchirait la gorge, se ruèrent sur une autre porte et pénétrèrent dans une seconde pièce.

Là aussi la fumée les aveugla, les asphyxia un moment, mais ne put les arrêter. Cette pièce était la chambre de Mme de Nohan.

Le lit était desert et intact; la jeune femme n'avait même pas dû y prendre place; mais près d'une commode à demi consumée, une forme humaine se détachait sur le tapis, dont la laine, brûlant lentement, avait retardé les progrès de la flamme.

Mme de Nohan, la tête violemment renversée en arrière, les traits horriblement contractés, la face tuméfiée, les yeux sortis de leur orbite, demeurait étendue sans donner signe d'existence.

Un lacet de soie, passé autour du cou et serré avec une telle violence que les chairs s'étaient déchirées et que le sang avait jailli, décelait le genre de mort auquel avait succombé la jeune femme.

Là encore les deux marins retrouvaient sous leurs yeux hagards les preuves irrécusables d'un nouveau crime.

M. de Renneville porta les mains à son front. Il sentait sa raison vaciller et le délire commencer à s'emparer de son cerveau.

Le marquis, terrifié, demeurait immobile et comme frappé d'insensibilité.

Les flammes les enveloppaient de tous côtés et aucun d'eux ne songeait au danger qu'il allait être bientôt impossible de braver. Les meubles craquaient, les cloisons s'abîmaient, les murailles se lézardaient; l'incendie, dévorant sa proie, se ruait en mugissant de la galerie dans les chambres, léchant les platonds de ses langues ardentes, rongant les parquets, dont les feuilles volaient en éclats.

Des cris affreux retentissaient au dehors. Sans doute une foule immense avait envahi les jardins de l'hôtel et les rues avoisinantes, sans doute les secours arrivaient de toutes parts, et l'on cherchait à combattre le fléau dévastateur; mais ni le marquis ni le vicomte n'entendaient plus ces cris montant vers eux à travers le tumulte horrible que causaient les flammes courant dans cette partie des bâtiments avec toute leur effroyable puissance.

Le feu rongait leurs habits, et tous deux cependant demeureraient toujours là, immobiles, en présence du cadavre de cette femme qu'ils contemplaient d'un oeil sec et pour ainsi dire privé de regards.

Tout à coup une réaction subite s'opéra dans leur cerveau frappé de vertige.

"Blanche! cria le marquis. —Léonore!" cria le vicomte. Et tous deux s'étreignirent étroitement.

"Mourons avec elles!" dirent-ils d'une même voix. Tous deux s'élançèrent au dehors.... Il était temps. Les deux cloisons de la chambre de Mme de Nohan, séparant cette chambre de deux salons voisins, s'écroulèrent à la fois, et les débris donnant à l'incendie un aliment nouveau, les flammes, un moment étouffées, surgirent plus menaçantes.

La galerie était en feu.... les deux jeunes gens la parcoururent néanmoins dans toute son étendue, ouvrant chaque porte, interrogeant chaque pièce; mais toutes étaient vides.

Arrivés au bout de ce long corridor, un gros mur dressa devant eux une barrière infranchissable. Il fallait retourner

sur ses pas et suivre la galerie en sens opposé; mais l'incendie avait fait des progrès énormes: partout des murs de flammes s'agissaient sur leur passage, et la fumée faisait passer devant leurs yeux des nuages de sang.

Mais, en présence de ce péril menaçant, le marquis et le vicomte avaient senti renaître leur raison un moment troublée. A la fièvre du désespoir succédait le calme de la résignation.

Tous deux supposaient que Blanche et Léonore avaient été immolées durant cette nuit de carnage, et ils n'avaient plus qu'une pensée, mourir à leur tour, mais mourir auprès des cadavres de celles qu'ils aimaient de toutes les forces de leur cœur.

Il fallait donc lutter avec le feu, découvrir dans cette habitation croulante, dont ils ignoraient les détours, la chambre où devaient être les jeunes filles. Il fallait éviter la mort jusqu'à l'aveugnement complet du faible espoir que conservait encore leur âme.... et la mort était là, imminente, inévitable!

Le marquis et le vicomte échangeèrent un regard. "Nous sommes perdus! dit froidement le premier. Jamais nous ne pourrions attendre l'escalier. Nos vêtements prendront feu en traversant ces flammes qui nous séparent du palier.

"Attendez!" dit le vicomte. Et, laissant son compagnon dans la galerie, il se précipita dans la chambre de Mme de Nohan.

Détournant ses yeux du cadavre déjà presque entièrement consumé de la pauvre femme, il arracha du lit les couvertures de laine, ramassa un lambeau de tapis que le feu n'avait point encore atteint, et, revenant vers le marquis, il lui jeta ces douteux remparts contre la puissance du fléau.

Les deux jeunes gens s'envelopperont hermétiquement dans les étoffes de laine, puis, d'un même élan, s'élançèrent au milieu des flammes....

Le parquet s'effondrait sous leurs pieds.... le feu les enveloppait.... la flamme bruait leurs sourcils et leurs cils.... la chaleur les étouffait....

Le marquis, le corps couvert de brûlures affreuses, poussa un cri douloureux et s'abîssa sur lui-même.... "Charles!" s'écria le vicomte avec l'accent du plus horrible désespoir.

Et, réunissant ses forces, oubliant son propre danger, M. de Renneville saisit dans ses bras le corps de son ami, et, par un élan suprême, traversa la muraille de feu.

L'escalier, construit en marbre, avait résisté à l'action dévastatrice des flammes, et, par une fenêtre ouverte, un courant d'air pur vint ranimer le gentilhomme évanoui.

Les cris du dehors arrivaient alors plus éclatants: on entendait les appels des travailleurs, les ordres donnés par les chefs des travaux....

Mais si le corps de l'escalier avait échappé au feu, le vestibule dans lequel il aboutissait était devenu la proie des flammes. Aucune communication avec le dehors n'existait plus.

Les deux jeunes gens ne songèrent pas, du reste, à descendre les marches brûlantes qui s'offraient à eux. Ils voulaient explorer l'étage supérieur. C'était là effectivement, nos lecteurs le savent, qu'était situé l'appartement des deux jeunes filles; mais là encore se dressait une barrière de flammes.

[Les chapitres 16 et 17 nous mettent en présence de Madame d'Horigny, femme égoïste et coquette. Le duc de Sommes arrive au moment où Léonard le perruquier fait la toilette de la marquise et lui raconte les événements arrivés à l'hôtel de Niorres. Le duc de Sommes prend part à la conversation et dit qu'on soupçonne deux gentilshommes, MM. d'Herbois et de Renneville, d'être les coupables.]

XVIII.—Le pari.

"Et vous dites, mon cher comte, reprit la marquise après un moment de silence et en quittant le facon pour puiser de nouveau dans le pot au rouge, que vous étiez la nuit dernière dans les jardins de l'hôtel de Niorres?"

"J'y étais effectivement, j'ai l'honneur de vous le répéter, marquise, répondit le comte en se renversant sur le dossier de son siège, et j'en veux beaucoup au hasard du mauvais tour qu'il m'a joué. Figurez-vous qu'hier soir je soupais avec Son Altesse le duc de Chartres.... Ah! il faut vous dire, madame, que je devais présenter à monseigneur l'originalement le plus curieux que je connaisse: un Italien, le marquis Diégo Campanini....

"Qui a été cité également comme témoin par M. Lenoir, ainsi que le duc de Lauzun, interrompit Léonard.

"Et ouï! nous étions tous trois ensemble. Pour en revenir à mon gentilhomme italien, dont l'existence passée est un véritable tissu d'aventures merveilleusement bizarres qu'il vous racontera quelque jour, marquise, si vous daignez l'entendre, il n'était pas assis depuis un quart d'heure à la table de Son Altesse, qu'il captivait déjà l'attention générale.

A continuer.

AGENTS DE "L'OPINION PUBLIQUE."

- MM. Lépine et Darveau, Libraires.... Québec
Dumontier, Libraire..... Lévis
Roberge, Maître de Poste..... New-Liverpool
Ls. Bédard, marchand..... St. Ferdinand d'Halifax
S. Belleau, marchand..... St. Sophie d'Halifax
J. Pétard, Avocat..... Somerset
L. Goulet, marchand..... St. Henri
M. Morin, N. P..... St. Anselme
Docteur Lebel..... St. Gervais
M. Montméty, Mtre de Poste..... St. Charles, Bellechasse
Ursin Mercier, marchand..... St. Michel do
François Bélanger, Mtre de Poste..... St. Valier
J. S. Vallée, Mtre de Poste..... St. Thoms. Montmagny
S. Gamache, marchand..... Cap St. Ignace
Eugène Casgrain, arpenteur..... L'Islet
Firmin Proulx, Imprimeur-Libraire..... Ste. Anne Lapocatière
E. Chapleau, marchand..... St. Paschal
Ls. Bégin, N. P..... Kamouraska
Elz. Pelletier, marchand..... Riv. du Loup, on Bas
Geo. Dionne, marchand..... Cacouna
Thomas Pelletier, marchand..... Trois Pistoles
F. Couillard, Mtre de Poste..... Rimouski
Ls. Ouellet, Instituteur..... Nouvelle Shoalbred, Bonav.
Ls. Poisy, Mtre de Poste..... Arthabaska Station
A. Bédard..... Artabaskaville
Ls. E. Galipeault, N. P..... Pont de Maskinongé
M. D'Aigle..... L'Écluse
Bévis, M. Nantel..... Ste. Thérèse
Ladislas Archambault..... L'Assomption
Theophile Pâquet, marchand..... Sault-au-Lacolle
Corbeille..... St. V. de Paul et Ste. Martine
A. Normandin, Mtre de Poste..... Village St. Jean Baptiste
E. Le Buis..... St. Pierre Miquelon

ATTENTION A LA CONTREFAÇON.

Des efforts répétés ont été faits durant les dix dernières années pour contrefaire les moulins Wheeler & Wilson et toujours sans succès.

En conséquence S. B. Scott et Cie. informent respectueusement le public et toutes personnes qui auraient besoin de bons Moulins à Coudre, qu'ils sont les seuls agents à Montréal des célèbres machines Wheeler et Wilson, et ils les préviennent en même temps d'être en garde contre les imitations et contrefaçons qui se vendent à prix réduits.

Les véritables machines ont le nom de Wheeler et Wilson gravé sur la platine, et aussi un médaillon doré de la manufacture, incrusté sur chaque moulin.

Dépôt général : 282 et 284, rue Notre-Dame, Montréal. 2-10d.

A. BÉLANGER, ÉBÉNISTE.

Informe sa nombreuse clientèle et le public en général, qu'à partir du 23 Mars courant, il vendra un Stock de Banquette, consistant en Meubles de toute espèce, à quinze pour cent meilleur marché que n'importe quelle autre maison, et de la toute compétition pour le prix et la qualité.

Une visite est sollicitée. A. BELANGER, 276, rue Notre-Dame, à l'enseigne de la Grosse Chaise Rouge, et quatre portes à l'Est de MM. H. et H. Merrill, Montréal. 2-12m

Teinturerie Royale à la Vapeur, 706, RUE CRAIG, 706.

Les Soussignés informent le public qu'ils ont commencé les affaires à MONTRÉAL, et sont prêts à exécuter toute commande, telle que TEINDRE, ESTAMPER et NETTOYER. Le tout très-bien exécuté et au meilleur marché possible.

Une visite est sollicitée. MERSEBACH ET CIE. N. B. — ROBES, HABITS, &c. Teints de toutes les Couleurs sans être défaits.

M. MERSEBACH ont obtenu le PREMIER PRIX de la dernière Exposition. OFFICE: 706, rue Craig, près de la Salle St. Patrice. TEINTURERIE: 203, Ruelle des Fortifications. 2-12l

LE SOUSSIGNÉ INFORME SES NOMBREUSES PRATIQUES et le Public en général qu'il a ouvert, au No. 354, Rue St. Laurent, un Magasin de Meubles de plus variés, et qu'il s'est assuré les services de Pierre Gosselin, le célèbre Polisseur et Varnisseur de Pianos, avantageusement connu à Montréal.

L. J. CREVIER, No. 354, Rue St. Laurent. On échange et répare les Pianos et les Meubles. 2-12m

CHAPEAUX, CHAPEAUX, CHAPEAUX. Coin des rues McGill et Notre-Dame. On vient de recevoir un Grand Assortiment de Chapeaux de Soie, de Laine et de Peutre, que l'on vendra à dix pour cent meilleur marché que n'importe quel autre établissement à Montréal.

J. LEVY, Coin des rues Notre-Dame et McGill. Enseigne du Chapeau d'Or. 2-12o

G. T. DORJON, HORLOGER ET BIJOUTIER, 86, Rue St. Laurent, MONTRÉAL. 2-12b

AVIS AUX CARROSSIERS ET SELLIERS. RUBENSTEIN ET FRÈRES, ÉTABLIS EN 1864.

Plaqueurs en Argent et en Cuivre, Et Manufacturiers de ORNEMENTS de VOITURES et de HARNAIS. 537 1/2, RUE CRAIG, MONTRÉAL.

On plaque avec soin les Voitures et les Sleighs, Les Numéros des Portes et des Bancs d'Eglise, les Boutons des Sonnettes, les Boutons des Portes, les Poignées des Portes, les Complèts, etc. Placage-Electr. et Dorure, etc.—Tout Ouvrage est garanti. 2-12c



Departement de l'Agriculture et des Travaux Publics.

IMMIGRATION.

Le Gouvernement du Québec ayant nommé deux Agents d'Immigration dont l'un M. Barnard est chargé de visiter la Belgique, la France et la Suisse, et l'autre M. Jones est chargé de visiter les Îles Britanniques, les personnes qui désireraient se procurer, par l'entremise de ces messieurs, des directeurs de fermes, de bons laboureurs, des jardiniers expérimentés, des ouvriers de différents métiers, des domestiques, groomes, etc., pourront s'adresser à ce Département, ayant soin de spécifier exactement ce qui leur conviendrait de mentionner, le salaire qu'elles seraient disposées à payer.

Les demandes de cette nature seront de suite transmises aux Agents qui se feront un devoir d'y donner toute leur attention.

Par ordre, S. LESAGE, Assistant Commissaire de l'Agriculture et des Travaux Publics.

Quebec, 10 mars 1871. 2-11o

LIBRAIRIE ET DÉPÔT DE JOURNAUX. SENÉCAL & CIE., 495, Rue Craig, Enseigne du grand livre, entre les rues St. Laurent et St. Dominique, Montréal. 2-10zz

FERRONNERIE.

ENSEIGNE DU CADENAS D'OR. Poêles, Coutellerie, Glacières, Corniches. 2-10zz L. J. A. SURVEYER, 524, RUE CRAIG.

À LOUER, une grande maison en pierre, à quatre étages, dans la rue Ste. Thérèse, (entre les rues St. Gabriel et St. Vincent. Cette maison est très-bien adaptée pour une manufacture de Chaussures, ou un magasin en gros. S'adresser à D. R. STODART, Courtier, 146, Rue St. Jacques. 7-2m



MARCHAND-TAILLEUR 35—RUE ST. LAURENT—35 ET 10—RUE ST. JOSEPH—10 Venez et Voyez. 2-1-h

THOMAS MUSSEN, Marchand en Gros et en Détail de SOIERIES et POPELINES IRLANDAISE. GANTS D'ALEXANDRE, et autres Fabricants de renom. TAFIS ET PRELATS DE CHOIX. De Velours, Bruxelles ou Tapestry. ORNEMENTS D'ÉGLISES. Teintures pour Salons, Fronces en Soie, etc., 257 ET 259, RUE NOTRE-DAME, MONTRÉAL. 4 mai 1870. 18zz

GRANDE VENTE DE HARDÉS FAITES.

- 650 PARDESSUS. 400 PEA JACKETS. 1,000 PAIRES PANTALONS. 800 VESTES. 800 CHEMISES CASIMIR. 1,000 PAIRES CALEÇONS. ETC., ETC., ETC.

Aussi une grande variété de Draps de Castor et Pilot, Draps Français et Anglais, Tweed et Casimir. A 20 pour cent au-dessous de la valeur ordinaire. REGIS DEZIEL, 131, Rue St. Joseph. 40-6m.

USINES A METAUX DE LA PUISSANCE. ÉTABLIE 1828. CHARLES GARTH ET CIE., PLOMBIERS, OUVRIERS EN APPAREILS A VAPEUR ET A GAZ. FONDEURS DE LATON, FINISSEURS, CHAUDRONNIERS ET MACHINISERS, ETC., ETC. Fabricants et Importateurs de CUIVRE A L'USAGE DES PLOMBIERS, DES MECANICIENS ET D'OUVRIERS EN APPAREILS A VAPEUR; USINE A CUIVRE ET A FER; APPAREILS A GAZ ET A VAPEUR, ETC., ETC., ETC. Toutes sortes d'ouvrages pour Usines à Gaz, Etablissements Hydroliques, Distilleries et Brasseries, Raffineries, Phares, etc., etc. —Aussi:— On entreprend de faire chauffer les Bâtimens publics et privés, les Usines, les Serres, etc., par le moyen de l'appareil à l'Eau Chaudre Patente de GARTH, l'appareil à Vapeur de Basse Pression de Gold, avec les Derniers Perfectionnements, et par la Vapeur à Haute Pression en Tuyaux droits et repliés.

En vente aux plus bas prix, toutes sortes de Gasciers, Tasseaux, Pendants, Abat-jours, etc.; Tuyaux en Fer Travailé, avec appareils de Fer Malleable et Fondu pour l'Eau, la Vapeur ou le Gaz. Bureau et Usine, Nos. 536 à 542, Rue Craig, 1-47-zz MONTRÉAL.

L'ALMANACH AGRICOLE, COMMERCIAL ET HISTORIQUE DE J. B. ROLLAND ET FILS POUR 1871.

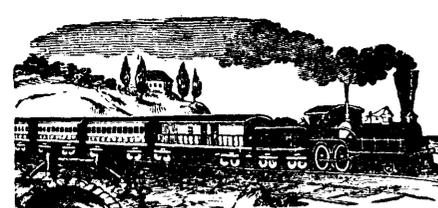
C'est l'Almanach le plus complet, et il contient une foule de renseignements utiles.—A vendre chez tous les Marchands.—Prix: 5 centimes. N. B.—C'est le seul Almanach dont le Calendrier des Fêtes Religieuses soit conforme à l'Ordo. —Aussi le Calendrier de la Puissance du Canada pour 1871, contenant une liste complète du clergé de la Puissance. NOUVEAUTÉ! CARTES JACQUES-CARTIER.

Nous venons de recevoir un grand assortiment de Cartes à Jouer avec le portrait de Jacques-Cartier sur le dos, de différentes qualités, soit de \$1.20, \$1.75, \$2 et \$3 la douzaine.—En vente à la Librairie de J. B. ROLLAND ET FILS, Nos. 12 et 14, rue St. Vincent. NOTRE-DAME DE LOURDES. Par HENRI LASSERRE.

Ouvrage honoré d'un bref spécial adressé à l'auteur par Sa Sainteté le Pape Pie IX.—Trente-sixième édition.—Autorisé par Sa Grandeur Monseigneur l'Evêque de Montréal, et orné de deux belles gravures, 1 beau vol. in-8 de 360 pages. Br., 75 cts.; rel., \$1.—En vente à la Librairie de J. B. ROLLAND ET FILS, Nos. 12 et 14, rue St. Vincent, Montréal. 1-34-zz

SI VOUS AVEZ LA TOUX, ESSAYEZ

Le Sirop de Gomme d'Épinette Rouge de Gray. Inestimable pour Rhume, Toux, Enrouement, etc. A vendre par tous les Pharmaciens respectables. 3-8j



Compagnie du Chemin de Fer le Grand Tronc du Canada.

SERVICE AMÉLIORÉ DES TRAINS. POUR L'HIVER DE 1870-71.

AUGMENTATION DE VITESSE.

Nouveaux Chars pour tous les Trains Express. Les Trains partiront maintenant de Montréal comme suit:—

ALLANT A L'OUEST.

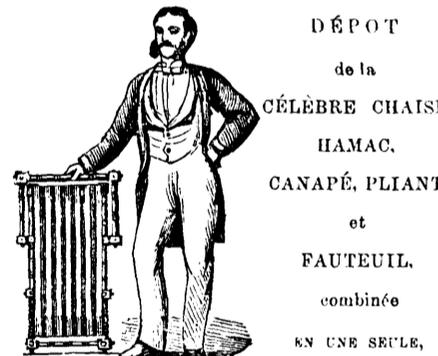
Trains de la Maille pour Toronto et les stations intermédiaires 8.00 A.M. Express de Nuit pour Ogdenburgh, Ottawa, Brockville, Kingston, Belleville, Toronto, Guelph, London, Brantford, Goderich, Buffalo, Detroit, Chicago et tous les points de l'Ouest à 8.00 A.M. Train d'accommodement pour Kingston, Toronto et les stations intermédiaires, 6.00 A.M. Train d'accommodement pour Brockville et les stations intermédiaires, 4.00 P.M. Trains pour Lachine à 6.00 A.M. 7 A.M., 9.15 A.M., Midi, 1.30 p.m., 4.00 p.m. et 5.30 p.m. Le train de 1.30 p.m. va à la frontière.

ALLANT AU SUD ET A L'EST.

Train d'accommodement pour Island Pond et les stations intermédiaires 7.10 A.M. Express pour Boston via Vermont Central 9.00 A.M. Express pour New-York et Boston via Vermont Central à 3.45 P.M. Express pour New-York et Boston, via Plattsburg, le Lac Champlain, Burlington et Rutland, à 6.00 A.M. Do do do 4.00 P.M. Express pour Island Pond, à 2.00 P.M. Express de Nuit pour Québec, Island Pond, Gorham et Portland, et les Provinces d'en Bas, arrêtant entre Montréal et Island Pond à St. Hilaire, St. Hyacinthe, Upton, Acton, Richmond, Brompton Falls, Shorebrooke, Lennoxville, Compton, Catocooke et Norton Mills, seulement, à 10.10 P.M.

Il y aura des Chars Doroites à tous les trains de nuit. Le bagage sera étiqueté pour tout le trajet. Les steamers "CARLOTTA" ou "CHASE" laisseront Portland pour Halifax, N. B., tous les Mercredis et Samedis après-midi, à 4.00 heures p.m. Le confort est excellent pour les passagers et le fret.

La Compagnie internationale des Steamers, faisant le trajet en connexion avec le Chemin de Fer le Grand Tronc, laisse Portland tous les Lundis et les Jedis, à 6.00 heures p.m., pour St. Jean, N. B., &c., &c. On pourra acheter des billets aux principales stations de la compagnie. Pour plus amples informations et l'heure du départ et de l'arrivée de tous les Trains aux stations intermédiaires et au terminus du chemin, s'adresser au Bureau où l'on vend des billets, à la station Bonaventure ou au Bureau No. 39, Grand'Rue St. Jacques. C. J. BRYDGES, Directeur-Gérant. 1-46-ff. Montréal, 7 Novembre 1870.



DÉPÔT de la CÉLÈBRE CHAISE HAMAC, CANAPÉ, PLIANT et FAUTEUIL combinée EN UNE SEULE, Au Bureau du DOMINION DYE WORKS, 301, rue Notre-Dame, Montréal. 43tf

DÉFENSE DE PARIS.

MONTRÉAL MENACÉ PAR LES GRANDS FROIDS DE L'HIVER. Afin de se défendre contre les grands froids de l'hiver qui nous menacent depuis quelques jours, laissez vos ordres pour faire monter vos Poêles, vos Tuyaux et vos Fournaies chez

GEORGE YON, FERBLANTIER ET PLOMBIER, No. 241, — RUE ST. LAURENT, — No. 241. 2me porte de la rue Ste. Catherine. Vous trouverez aussi à son Magasin un grand assortiment de Tuyaux de Poêles Soudés, Seaux à Charbon, Chaudières à cendres et toutes sortes de Ferblanteries pour l'usage de la maison. 43-tf

JAMES FYFE, FABRICANT DE BALANCES.

A remporté à l'Exposition de 1868, tenue à Montréal, une MÉDAILLE D'ARGENT de Premier Prix et Diplomat, à toujours en main un assortiment complet de BALANCES de toutes espèces. 1-47-z 24, rue du Collège.

NOUVEAU MAGASIN D'APOTHECAIRE, 175, RUE ST. LAURENT.

(Porte voisine de son ancien magasin.) Le Soussigné offre en vente un assortiment complet de Drogueries, produits Chimiques, Parfumeries, Huiles, Bois de Teinture, Médecines Patentées, Brayers, Éponges, Brosses à Cheveux, Brosses à Ongles, Brosses à Dents, Brosses à Barbe, Eau de Cologne, Sangsues, Savons de Toilettes, en grande variété. Aussi un assortiment de Papeteries, Journaux, Timbres-Poste, etc., etc. Toutes Prescriptions de Médecins seront remplies avec le plus grand soin. JAMES GOULDEN, Montréal, 26 mai 1870. 21zz

J. D. NORMANDIN, RELIEUR, REÇUEUR ET MANUFACTURIER DE LIVRES BLANCS.

Ouvrages de luxe ainsi qu'ouvrages les plus communs, reliés à des prix très-modérés. Les abonnés de l'Opinion Publique trouveront une bonne occasion de faire relier leur journal à bon marché. No. 28 RUE ST. VINCENT, MONTRÉAL. 1-52zz



NE FAITES USAGE QUE DE L'EMPOIS DE GLENFIELD Grandement employé dans la BUANDERIE ROYALE D'ANGLETERRE, Et dans celle de SON EXCELLENCE LE GOUVERNEUR-GÉNÉRAL DU CANADA. 1-47-zz

COUPÉRE, MARCHAND-TAILLEUR, No. 28, rue Notre-Dame, en fait chez M.M. BARRÉ et PRICE, Montréal, où l'on trouvera des DRAPS, CASIMIRS ET TWEEDS de toutes sortes et des goûts les plus nouveaux. Il est prêt à exécuter avec ponctualité toute commande que l'on voudra bien lui confier à des prix très-modérés. Montréal, 4 mai 1870. 18zz



DÉPARTEMENT DES DOUANES, Ottawa, 16 Février, 1871. L'ESCOMPTE AUTORISÉ sur les ENVOIS AMÉRICAINS, jusqu'à nouvel ordre, sera de 10 pour cent. R. S. M. BOUCHETTE, Commissaire des Douanes. L'avis ci-dessus est le seul qui devra paraître dans les journaux autorisés à le publier. 6d

"The Canadian Illustrated News" Journal Hebdomadaire De Chronique, Littérature, Science et Art, Agriculture et Mécanique, Modes et Amusements, Publié tous les Samedis à Montréal, Canada, Par GEORGE E. DESBARATS.

SOUSCRIPTION D'AVANCE..... \$4.00 par an. PAR NUMÉRO..... 10 Centins.

CLUBS. Chaque Club de cinq souscripteurs qui nous enverra \$20, aura droit à six copies pour l'année. Les abonnés de Montréal recevront leur journal à domicile. Port: 5 centins par trois mois, payables d'avance par les abonnés, à leurs bureaux de poste respectifs. Les remises d'argent par un mandat de Poste ou par lettre enregistrée, seront aux risques de l'Éditeur. On recevra des annonces, en petit nombre, au taux de 15 centins la ligne, payable d'avance. AGENCE GÉNÉRALE: 1—CÔTE DE LA PLACE D'ARMES—1 BUREAU DE PUBLICATION ET ATELIERS: 319—RUE ST. ANTOINE—319

"L'Opinion Publique" JOURNAL POLITIQUE ET LITTÉRAIRE Publié tous les Jedis à Montréal, Canada, Par GEORGE E. DESBARATS & CIE.

ABONNEMENT..... \$3.00 par année Aux États-Unis..... 3.50 Par numéro..... 7 Centins Envoi par lettres enregistrées ou par ordres sur le Bureau de Poste au risque des propriétaires du journal. ANNONCES..... 10 Centins la ligne 1re fois 5 Centins " 2me " &c.

Tous ceux qui ne renverront pas le journal seront considérés comme abonnés. On ne recevra pas d'abonnements pour moins de six mois. Tout semestre commencé se paie en entier. Pour discontinuer son abonnement il faut en donner avis au moins quinze jours d'avance, au bureau de l'Administration, No. 1, Côte de la Place d'Armes. L'agent collecteur et les porteurs ne sont pas autorisés à recevoir de désabonnements. Lorsqu'un abonné change de demeure il doit en donner avis huit jours d'avance. Si l'abonné ne reçoit pas son journal il est requis de porter plainte immédiatement à l'Administration.

FRAIS DE POSTE—ATTENTION! Les frais de poste sur les Publications hebdomadaires ne sont que de 5 centins par trois mois, payables d'avance au bureau de poste de l'abonné. Le manque d'attention à ce détail, entraînerait une dépense de 2 centins qu'il faudrait payer sur chaque numéro.

Les journaux qui voudront bien échanger avec nous, ainsi que toutes lettres se rapportant à la rédaction, devront être adressés à l'Opinion Publique ou aux Rédacteurs, No. 1 Côte de la Place d'Armes, Montréal. Toute lettre d'affaires devra être adressée à George E. Desbarats, seul chargé de l'Administration du journal.

Imprimé et publié par G. E. DESBARATS, 1, Côte de la Place d'Armes, et 319 Rue St. Antoine, Montréal, Canada.